



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone : 874-78-44 (poste 38)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Bonne et heureuse année 1979 !

« L'an fut vers son déclin comme un ruisseau qui passe... »

A l'approche de l'an 1979 ce vers de « Pensées d'Automne » me revient en mémoire. Les années courent dans notre vie comme l'eau vive dans la plaine. Déjà l'an 1979 pointe à l'horizon. Comme le temps passe !

Chaque fin d'année nous reprenons le même leitmotiv : Depuis notre Assemblée générale Constitutive cela fera tant d'années que nous reprenons place parmi les citoyens libres... Alors pour 1979, cela fera TRENTE-QUATRE ans !

Versons un pleur sur le départ prochain de 1978 car il nous est toujours désagréable d'enlever une tranche de vie de son avenir. Surtout que nous enlevons, tous, dans cet âge où nous, anciens prisonniers de guerre, nous sommes les plus vulnérables.

Mais soyons quand même fiers de cette année 1978. Au point de vue amicaliste ce fut une grande année. Elle a vu notre effectif s'amplifier malgré le départ, pour un monde dit meilleur, de nombreux camarades. Curieux phénomène de longévité pour une Association vouée, dès sa fondation, à une courte existence. Qui aurait pu prédire, parmi les fondateurs, même les plus optimistes, que trente quatre ans après, l'Amicale serait toujours debout ? Et que cette Amitié, née dans cette période de nuit et de brouillard que fut notre captivité, soit toujours aussi fraternelle ?

A l'heure du bilan, 1978 se classe parmi les meilleures années. Vous les rescapés, vous avez le droit d'être fier ! Car c'est grâce à vous que l'Amicale demeure. C'est grâce à votre soutien qui n'a jamais faibli que le Comité Directeur peut, sans inquiétude, organiser et conduire.

Et voici 1979.

Saluons-le, cet an nouveau, comme il convient de le faire : Joyeusement !

Vous passerez, chers amis, cette fin d'année en famille. Vous fêterez Noël et le Jour de l'An 1979 pour la plus grande joie des petits et des grands. Vous ferez des cadeaux qui seront reçus avec enthousiasme et reconnaissance. Il y aura beaucoup d'heureux en cette période des fêtes...

Mais je vous demande, mes chers camarades, de distraire une minute de votre bonheur présent, pour avoir une pensée charitable envers ceux qui ne sont plus. Il y a des familles amies dans la peine, ne les oublions pas.

Et puis le souvenir prolonge la présence des amis disparus.

—0—

Votre Amicale a franchi allègrement le cap 1978 car ses finances sont saines. Vous savez, par expérience, que nous vivons dans un monde où il faut de l'argent, beaucoup d'argent. C'est une antienne que je répète à chaque fin d'année, mais hélas,

l'Amicale a besoin, en début d'année, d'un sang nouveau pour se faire une nouvelle santé. Ce sang nouveau est apporté par le canal des cotisations, car l'Amicale ne peut vivre que par l'aide de ses adhérents. Certes la situation financière de votre groupement est très satisfaisante. Mais il ne faut pas relâcher nos efforts ; il faut que chaque amicaliste accomplisse son devoir.

Vous avez reçu, en ce mois de décembre, une correspondance de l'Amicale, qui tout en vous présentant ses vœux de bonne et heureuse année pour 1979 vous rappelle que l'heure est venue d'acquiescer votre cotisation annuelle. Des Bons de Soutien ont aussi été adressés. Vous savez, surtout les anciens amicalistes, que les Bons de Soutien sont destinés à soutenir notre action sociale. Nous ne les imposons pas, vous êtes libres de les refuser ; nous ne vous en tiendrons pas rigueur. Mais quand même n'oubliez pas que, grâce à notre union, grâce à nos efforts, votre retraite d'A.C. est portée maintenant à plus de HUIT CENTIS FRANCS... et elle n'est pas encore au taux que nous voulons obtenir. Vous n'êtes donc pas perdants.

Mais je sais que ce commentaire, pour la grande majorité de nos camarades est inutile. Chaque année, vous faites, magnifiquement, votre devoir d'Amicaliste... et même très généreusement. Nous sommes comblés par votre appui financier. Mais il y a de nouveaux adhérents qui ne sont pas au courant de nos méthodes amicalistes. Ils ne doivent pas être surpris de nos appels financiers, les seuls que nous lançons pour 1979, car la cotisation, ne payant que l'année en cours du 1^{er} janvier au 31 décembre, est toujours payable en début d'année à seule fin d'éviter un travail financier impossible à réaliser par toute équipe placée sous le signe du bénévolat.

La cotisation (20 francs, minimum) sert à la fois à la bonne marche financière de l'Amicale et à l'abonnement à notre journal mensuel LE LIEN. Vous avez pu constater que nous apportons tous nos soins à la présentation de notre petit journal afin de le rendre plus attirant, plus complet, plus attractif. Cette année parmi les onze numéros traditionnels du LIEN, il y avait quatre numéros à huit pages. Vous êtes certainement conscients du travail important que cela peut donner à l'équipe de rédaction qui compose LE LIEN, avec pour seule rémunération la satisfaction de vous avoir présenté un bulletin qui semble combler votre espérance si j'en juge vos lettres de satisfaction.

Si en 1978 nous avons pu produire un tel effort financier c'est qu'en janvier de cette année 80 % des cotisations 1978 avaient été réglées. Magnifique démonstration de fidélité à l'esprit amicaliste qui avait permis d'établir dès le début de l'année un programme d'édition du LIEN étalé sur 1978. Ce qui a satisfait tous nos adhérents.

Vous connaissez maintenant votre devoir : Régler au plus vite cotisation et Bons de Soutien si vous en avez reçus. (Ceux qui n'en ont pas reçus et qui désireraient participer à notre œuvre d'entraide, peuvent en réclamer au Bureau de l'Amicale.

—0—

En 1979 nous aurons notre Congrès de Bastia. Déjà en 1976 nous sommes descendus vers le pays du soleil. Grâce à notre ami Mario GENOIS, qui avait organisé de main de maître le fameux circuit provençal qui a laissé tant de jolis souvenirs dans l'esprit des participants, nous avons pu apprécier le charme et la beauté de la Camargue, la merveilleuse promenade en mer, la Cité chérie des Comtes de Provence, ce long navire de pierre posé poétiquement à la crête d'une colline, entre les premiers contreforts des Alpes et la mer, Saint-Paul de Vence ; cette métropole chrétienne qui devint le cœur du domaine de l'art roman provençal ; Arles, Miramas le Vieux, presque au bout du monde ; Eyguières, la porte des Alpilles ; Lançon, acropole ruisselante de soleil ; Aix, vivant reflet d'un passé prestigieux... Merci, Mario, de nous avoir fait connaître tant de vibrantes beautés.

Avec le Congrès 1979 de Bastia nous descendons à l'extrême sud de notre beau pays. C'est un beau voyage organisé par nos amis corses, leur président, notre ami Pierre MARTELLI en tête. La récompense par la présence de nombreux anciens P.G. du continent avec leurs familles, viendra couronner leurs efforts. Nous avons dit dans un précédent article qu'il faudrait peut-être envisager la constitution d'un charter pour le voyage-avion, et bien, si je m'en rapporte aux inscriptions des candidatures éventuelles c'est plus d'une centaine de participants qu'il faudra compter pour le voyage.

Succès vraiment sensationnel !.. Fabuleux... Inespéré !..

Dans quelques jours les inscriptions seront closes. Et vont commencer les pourparlers pour l'organisation et le coût du voyage. Chaque adhérent recevra toutes les données du Congrès. Il lui faudra prendre une résolution rapide et définitive et nous en aviser immédiatement. Il faut mettre tout en œuvre pour que le Congrès de Bastia 1979 soit le plus triomphal succès qu'ait obtenu l'Amicale depuis sa fondation. Nos remarquables amis corses méritent cet enthousiasme.

—0—

L'année 1978 se termine donc dans la joyeuse fête de Noël. Avec nos petits-enfants nous allons goûter de bien belles heures. Leur surprise, devant l'arbre scintillant de mille feux et les cadeaux, sera notre récompense, celle qui nous a été interdite pendant cinq années. Les Noël de maintenant sont, pour nous les anciens P.G. des fêtes magnifiques... N'avons-nous pas SIX Noël à rattraper !

Qu'il me soit permis, au nom du Comité Directeur et de la Rédaction du LIEN de souhaiter une bonne et heureuse année 1979 à tous, pour vous, votre famille, vos enfants et petits-enfants. Santé, joie et bonheur.

Et prospérité à l'Amicale.

H. PERRON.

Nos Rencontres

PARIS

Tous les premiers jeudis de chaque mois à 20 heures au Restaurant « Opéra-Provence », 66, rue de Provence, à deux pas du siège de l'Amicale (Métro Trinité ou Chaussée-d'Antin) : **DINER AMICAL**, Le prochain aura lieu le JEUDI 4 JANVIER (Tirage des Rois).

EN 1979

- 11 mars : LE MANS : Journée Amicaliste.
- 24 mars : PARIS : Assemblée Générale U.N.A.C.
- 1^{er} avril : PARIS : ASSEMBLEE GENERALE VB-X ABC.
- 29 avril : TOURCOING : Journée U.N.A.C.-Nord.
- 20 mai : LANDES : Réunion des Amicalistes du Sud-Ouest. à Mont-de-Marsan.
- 17 juin : BASTIA : CONGRES NATIONAL VB-X ABC.
- 20, 21, 22 et 23 septembre : LOURDES : Dernier grand Rassemblement-Pèlerinage national des Anciens P.G.

PERMANENCE

Les bureaux de l'Amicale sont ouverts :
Tous les jeudis de 16 heures à 18 heures.
Réunion du bureau le 1^{er} jeudi de chaque mois à 18 heures. Téléphone : 874-78-44 (poste 38).

LE MINI TOUR DE FRANCE OU TOUR DE L'AMITIÉ

par notre vice-président

Devenu « Chef-d'œuvre en péril », les 21 jours de boues — dacquoises — remettent chaque année les rotules rouillées de Jeanne et les miennes. Nous voilà fin prêts et parés pour un cent mètres. Ce qui nous a permis, sur le chemin du retour de rendre visite à nos compagnons de Sandbostel et de Villingen.

En empruntant les routes buissonnières, nous les retrouvons, tout heureux d'évoquer le souvenir des bons copains de nos années d'exil.

Dans la boue thermique de Dax nous avons eu le plaisir de revoir nos amis LEMOINE et Mme, de Coop-Nud, du ménage MACHU, de Lille, quant au camarade Nicolas SCHURDER mon cher PLANQUE, je suis navré de te décevoir, comment veux-tu retrouver notre ami parmi les 45 000 curistes ? J'ai quand même pu entrer en relation avec lui grâce à notre ami Maurice DUCHAMP, de Argelès-Gazost. Voici son adresse : pour lui envoyer notre LIEN, M. et Mme Nicolas SCHURDER, 2, rue de Lorraine 68260 Kingersheim, avec mes amitiés, c'est un pays ! (NDLR : Te casse pas la tête, vice-président reconstitué, l'ami SCHURDER est membre de l'Amicale depuis que le service de propagande a eu son adresse. Il sera heureux par ce journal de recevoir tes amitiés).

Profitant du repos hebdomadaire, nous pas nous ont conduits à Plaisance du Gers où notre amie Hélène LACLAVERIE est toujours heureuse de recevoir les camarades de son cher et regretté Maurice.

Amis du kommando de Oldenburg-Linderhoff du X.C, notre camarade DAROT, 14, rue Claude-Debussy 64140 Billere, serait heureux d'avoir de vos nouvelles, en particulier de l'ancien homme de confiance, Maître DUPEUX, qui était avocat à Thiers.

Sur la route de Pau, nous espérons rencontrer à Estibean, nos amis DUBRULE, mais ils sont toujours atteint de bougeotte aiguë, et nous avons trouvé porte close. Nous espérons que les photos que nous avons prises à P.G.-Plage, et glissées dans la boîte aux lettres, ne seront pas abîmées.

A Argelès-Gazost, notre ami Maurice DUCHAMP, ancien chef de la baraque 2 de l'Hôpital de Sandbostel est toujours heureux d'avoir des nouvelles de ses anciens malades. Dans la salle de séjour nous avons admiré la flûte yougoslave que lui a fait parvenir le neveu du docteur KAMENKOVIC. Il m'a confié la liste des officiers victimes du bombardement anglais sur l'offlag X de Nieuburg-sur-

(Suite page 2)

LE MINI TOUR DE FRANCE OU TOUR DE L'AMITIÉ (suite)

Weser. Une centaine, qui furent dirigés et soignés à l'hôpital du X.B. Il me charge de les retrouver ce qui ne sera pas facile! Mais comme disait le grand Napoléon, rien n'est impossible à l'homme! Notre ami a conservé des photos émouvantes, entre autre le cortège funèbre du regretté docteur LOMBARD, ce dévoué médecin belge, mort à la tâche. Une photo plus gaie représente une scène de «Britanicus» où Mario BEHAR fait sa déclaration à sa partenaire revêtue d'une magnifique robe confectionnée avec plus de trois cents morceaux de tissus! Fallait le faire!

Cahotante, mais vaillante, la vieille «Kadett» nous conduisait à Juillan où nous surpris, tondeuse en main, œuvrant sur la tête d'un ancien P.G. du XII.B, le «friseur» du Lazarett du X.B, plus connu sous le nom de «Pinoche».

Nous le reverrons à Lourdes. Germain DUPONT, également de Juillan et sa charmante épouse que nous voyons pour la première fois, nous reçurent comme si nous étions de la famille; nous les reverrons cet hiver à Paris. Ils ont conservé leur appartement à Palaiseau. Que de souvenirs évoqués, ils nous apparaissent, malgré les années, comme présents. Toutes ces figures gravées dans nos mémoires: nos chers toubibs, qui, avec un dévouement inégalable, accomplissaient de vrais miracles avec des moyens de fortune dont ils disposaient. Cette belle équipe, KAMENKOVIC, LOMBARD, Omer MERCIER et les spécialistes dont les noms m'échappent, aidés par des infirmiers qui remplaçaient largement leur ignorance médicale par un dévouement et une gentillesse de tous les instants, oubliant repos et souvent les repas pour veiller les grands malades, l'abbé Roger PUISSANT ne quittant pas des yeux le grand patron Zoran KAMENKOVIC, le belge HERPIN veillant sur son docteur LOMBARD et tous auprès des docteurs spécialistes, sans oublier ceux qui furent contaminés en soignant les Russes atteints de scorbut: tous ces sans grade, qui s'ingéniaient pour soulager les douleurs.

Nous quittons nos amis DUPONT pour rejoindre à St-Gaudens le grand Jules RIBET. Il y a un bon Dieu pour les géfants, car à mi-chemin, à Lanne-mezan, un bouchon de deux kilomètres, renseignements pris, c'était la Maréchaussée qui s'amusaient au ballon!... celui qu'on souffle dedans!... Miracle... à notre tour... mais le brave pandore nous ordonne de circuler!... Ils n'avaient plus de ballon!... Ouf!!!

Enfin nous voici à St-Gaudens. Notre ami RIBET et Mme, quittant clients et magasin, nous reçoivent comme on reçoit un oncle à héritage. Les sportifs du X.B se rappellent du grand basketteur RIBET, organisateur des sports. Nous le reverrons à Lourdes. Le trait le plus marquant: toutes les épouses de P.G. écoutent religieusement nos histoires... toujours les mêmes!... et se passionnent comme si elles les avaient vécues.

Nous reprenons la route de Biganon où nous avions promis à Germaine BARON de passer quelques jours près d'elle à notre retour. Comme en toutes saisons, les Landes sont belles à l'automne et nous conseillons aux amis de faire lors de leurs vacances un crochet pour lui rendre visite, car notre amie Germaine est bien seule dans sa grande maison où tout lui rappelle son cher Maurice. L'air imprégné des effluves balsamiques de cette belle région landaise est souverain pour les nerfs fatigués de nos amis parisiens.

Mais il faut rentrer les «troisième âge» d'Angers réclament leur animatrice à grands cris. Nous prenons donc le chemin du retour. Nous passons par Ste-Foix-la-Grande. Notre ami REYNAL n'est pas de retour de sa cure. Nous trouverons, à notre retour, une carte de lui pour nous charger de transmettre ses amitiés à tous les amis des V et X et regrettant son absence à notre passage. Dernière étape: Parthenay où nous trouvons l'ami RAGEON fortement grippé, mais en bonne voie de guérison. Pour les sportifs du X.B RAGEON est plus connu par son surnom «La Bretelle», grand footballeur, qui envoie toutes ses amitiés.

A St-Vincent-de-Tyrosse, notre ami MABIL-LOTE, le brillant organiste que nous avons surpris en pleine composition musicale, nous a donné de bonnes nouvelles de son frère, le curé Doyen de Grandviller qui a retrouvé une deuxième jeunesse, après une délicate opération.

Voilà, chers toutes et tous... J'ai jeté sur le papier, comme une immense gerbe de fleurs, toute cette somme de fidélité et d'amitié que Jeanne et moi avons glanée pour vous tout au long de cette fin d'été.

Henri STORCK.
X.B, Sandbostel.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...



Quelques nouvelles :

En septembre reçu une très gentille lettre de notre ami JOUILLEROT (en retraite depuis mai). Il se remet lentement et peut conduire à nouveau sa voiture, avec boîte automatique il est vrai. Il a souvent la visite de notre camarade COULON et de sa femme, ce dernier ayant également une voiture, leur domicile n'étant qu'à 70 km. Notre ami COULON a été très malade l'hiver dernier, mais il est maintenant d'attaque, heureusement. A tous les deux souhaitons leur complète guérison et notre meilleur souvenir.

Merci à l'ami JOLAIN de nous avoir donné de bonnes nouvelles de lui et de sa famille. Voir le LIEN de septembre «Courrier de l'Amicale» et espérons bien le voir à la table du 604 lors de la prochaine Assemblée Générale de l'Amicale le 1^{er} avril prochain à Paris. Il y a si longtemps que nous nous sommes rencontrés, pas vrai ami Albert? Il a promis...

Et puis, début octobre, notre bon ami RIVIERE a reçu notre visite, Mme Martin et moi, et ce en pleine période de vendanges, dans le petit pays de Néviau où il habite dans les Corbières. Excellent séjour et bien sûr ravis de nous rencontrer ensemble pour quelques jours. Je tiens à remercier chaleureusement notre ami Fernand et Mme RIVIERE de leur accueil si fraternel.

Les voyages forment la jeunesse (hum!) comme l'on dit. Nous avons profité au départ de chez l'ami RIVIERE — au lieu de rentrer à Poitiers — de gagner Paris et de là, quelques jours plus tard, de débarquer en gare de Chaumont (H.-M.) où nous attendait, devinez qui?... notre grand ami DROUOT, Maurice (encore un!) pour les copains. Embrassade sur le quai de la gare et en R16 nous avons atterri à Poulangy, charmant

petit village où nous attendait la très gracieuse maîtresse de maison. Après un bref séjour de quelques jours dans leur belle et vaste maison, agréablement de nombreux km parcourus dans les environs, nous avons été dans l'obligation de nous dire un «Au revoir», avec l'assurance de nous rencontrer au printemps prochain, mais auparavant à la table du 604 suite à l'Assemblée Générale de l'Amicale. D'accord, hein Maurice et vous aussi Yolande! Que tous deux acceptent nos sincères remerciements pour leur accueil extrêmement sympathique et charmant.

A notre retour dans la capitale et sur un coup de fil de notre ami PETERSEN, du Bureau de l'Amicale, nous nous sommes retrouvés, Mme Martin et moi, le mardi 24 octobre à midi, dans un restaurant proche de la gare St-Lazare en compagnie de notre toujours jeune Henri PERRON et de Victoria. Quelques bons moments passés autour d'une bonne table où furent évoqués de nombreux souvenirs de captivité. Un grand merci à notre ami André PETERSEN et à charge de revanche à Poitiers, d'accord?

Et le 30 octobre une très agréable surprise: un coup de fil de nos amis BRESSON en train de gueuler-tonner en compagnie de nos amis ENCELOT et FRUGIER accompagnés de leurs épouses bien sûr. Au cours de son périple ENCELOT est allé rendre visite à un ancien du 604, j'ai nommé CHEVALIER. Qui se souvient de lui? Il est venu une fois à Paris à l'occasion, jadis, de notre croûte annuelle. Il a 80 ans, mais a beaucoup de mal à se déplacer et ne peut plus écrire, hélas! Et bien sûr, notre ami Suzanne (BRESSON) a dû m'arracher la promesse d'aller un jour prochain les surprendre à La Gladière en compagnie de nos amis RAGER. Ce qui sera fait au moment où paraîtront ces lignes. Et nos amis FRUGIER seront contactés. Le plus étonnant: le «petit» Maurice aurait perdu sept kilos! Nous constaterons de visu... A bientôt les amis!

Enfin, par l'intermédiaire d'un ami commun, M. FORGET, négociant et propriétaire-récoltant en Champagne à Ludes (Marne) j'ai pu obtenir des nouvelles de notre ami HEBERT, nouvelles très bonnes pour ses 78 ans, en pleine forme, et ajoute-t-il «frais et rose»... Que notre camarade — un des doyens du 604 — trouve ici (car il lira ces lignes) l'expression de notre camaraderie très sincère et lui souhaitons une très bonne santé.

Pour terminer ce «petit papier» vous donnant les quelques nouvelles qui me sont parvenues, et la fin de l'année approchant, je vous adresse à tous, mes bons amis, d'abord un très joyeux Noël, une bonne fin d'année et pour l'an prochain, je vous souhaite une parfaite santé pour chacun d'entre vous et vos familles et je vous prie de croire à ma très sincère et fidèle amitié.

Maurice MARTIN.
Mle 369 Stalag X.B.

N.B. C'est le moment de régler la cotisation 1979 à l'Amicale du X.B. Je demande à tous de réserver le meilleur accueil au formulaire que vous avez reçu et de «forcer» sur le montant afin d'alimenter la Caisse d'entraide. Merci à l'avance.

LE COIN DU 852

Les vacances sont maintenant terminées et l'espère que vous en avez tous profité pleinement surtout si le soleil était là où vous vous trouviez, ce qui malheureusement n'a pas toujours été le cas pour tout le monde. En fait, lorsque je parle de vacances, je devrais plutôt dire les «grandes vacances» car, dans notre petit groupe, les retraités sont en majorité et, pour eux, l'année entière n'est presque composée que de jours fériés. Mais la période des vacances c'est aussi surtout pour les grands parents (nous le sommes pour la plupart) la possibilité d'avoir autour d'eux leurs petits-enfants et je veux croire que cet été vous avez pu goûter aux joies d'être grand-père.

Mais la fin de l'année arrive à grands pas et il nous faut sans tarder envisager l'avenir. Pour nous, l'avenir se traduit par le mot «retrouvailles». Pourquoi l'an 1979 ne serait-il pas celui de nouvelles rencontres entre nous? Diverses manifestations organisées par l'Amicale sont déjà prévues et vous en avez eu connaissance par la lecture du LIEN. Ce sont:

- au début d'avril, l'Assemblée Générale de l'Amicale à Paris;
- du 16 au 23 juin, le Congrès de Bastia;
- du 20 au 23 septembre (arrivées le 19, départs le 24) le nouveau Rassemblement-Pèlerinage à Lourdes.

Voilà donc 3 possibilités qui nous sont offertes de nous retrouver et si c'est beaucoup demander que chacun assiste à toutes les manifestations, du moins peut-on espérer qu'il y en aura au moins une qui conviendra à plusieurs d'entre vous en même temps. Si vous le voulez bien, examinons-les ensemble.

Assemblée Générale — En 1975, nous étions 8 à y assister, M. DIETTE, R. GOBILLARD, F. GOGER, J. MARTIN, P. MEUNIER, L. RIVIERE, B. VILLETTE et moi-même; 7 épouses s'étaient aussi jointes à nous si bien qu'une table spéciale nous avait été réservée au banquet final. Quinze personnes en tout, belle tablée! Souvenez-vous! Les langues allaient bon train, les souvenirs se succédaient et en appelaient d'autres, de vieilles photos jaunies passaient de mains en mains. Nous étions rudement contents de nous être revus.

Malheureusement, ce sympathique rassemblement des anciens du 852 n'a pu être renouvelé les années suivantes et c'est dommage. Mais cela se comprend quand même lorsque l'on sait que, pour la plupart, vous habitez la province et quelquefois bien loin de Paris (les Hautes-Pyrénées pour MEUNIER, le Finistère pour GOGER, sans compter la Belgique pour DEHOSSAY). Les ans, les maladies et quelquefois les infirmités sont des handicaps pour entreprendre un long voyage, même si l'on emprunte les nouvelles voitures des trains Corail.

Mais est-il présomptueux de penser que ce qui avait pu se réaliser en 1975 ne puisse se reproduire en 1979? Songez-y! Au moment où j'écris cet article, la date exacte n'est pas encore fixée mais ce sera dans les premiers jours d'avril comme d'habitude. Alors, surveillez les prochains numéros du Lien et, si vous le pouvez, inscrivez-vous.

Congrès de Bastia — Voilà encore une occasion qui d'ailleurs est susceptible de recueillir pas mal d'adhésions. Un voyage en Corse est toujours attrayant. Ceux qui y sont allés une fois ne demandent pas mieux que d'y retourner et ils ne seront pas les derniers à encourager les camarades à faire cette excursion. Je vous en rappelle les grandes lignes. Départ de Paris le samedi 16 juin, retour le samedi 23 juin. Le Congrès proprement dit aura lieu le dimanche 17. Après, c'est un circuit touristique réservé aux congressistes qui les mènera dans les endroits les plus typiques de l'île. Là encore, surveillez les articles qui paraîtront dans le Lien et n'oubliez pas qu'il faut s'inscrire avant le 31 décembre. Déjà RIVIERE et sa femme ont donné une adhésion de principe.

Pèlerinage à Lourdes — Tous ceux qui ont participé au rassemblement-pèlerinage de 1975 pour le trentième anniversaire du grand retour, en ont conservé un inoubliable souvenir tant par l'importance des participants que par les rencontres faites et les nouvelles amitiés nouées. Pour ma part, j'ai été heureux d'y retrouver BOUHOT. Quatre ans après, un autre pèlerinage s'annonce et c'est encore une occasion de retrouvailles à ne pas manquer, particulièrement pour ceux qui ont séjourné dans plusieurs kommandos et qui ainsi auront la possibilité de revoir des copains perdus de vue depuis longtemps.

Là aussi, des adhésions de principe doivent être données rapidement et je ne peux que vous conseiller de demander directement à l'Amicale les bulletins à remplir.

Peut-être avez-vous remarqué dans le Lien de septembre, à la page 5 dans l'article «Bienvenue», que dans la liste des nouveaux adhérents à l'Amicale depuis un an, figurait le nom de Léon GOUJON qui, si je ne m'abuse, était notre doyen à Aschen. Voilà une bonne nouvelle et je précise que GOUJON s'est déjà inscrit pour le pèlerinage de Lourdes (son nom figure à la page 6 du même numéro).

A vous de voir si vous pouvez participer à l'une quelconque de ces trois manifestations. Dites-vous bien que si vous ne rencontrez qu'un ou deux camarades d'Aschen, soit à Paris, soit à Bastia ou à Lourdes, ce sera quand même, pour vous et eux, de ces moments qui comptent dans la vie et dont on se souvient longtemps. Tant de mois passés ensemble derrière les barbelés, partageant les mêmes peines, les mêmes misères, les mêmes soucis, les mêmes humiliations et, quelquefois aussi, les mêmes joies (elles étaient rares), tout cela forgerait entre tous les participants un lien solide que rien ne peut effacer. Ce lien c'est l'amitié, une amitié qui est d'autant plus forte qu'elle est née dans un moment où des hommes désespérés sentaient le besoin de s'entraider, de s'épauler, de mettre en commun tout ce qu'ils possédaient, afin de ne pas sombrer dans un désespoir qui aurait anéanti leurs facultés mentales.

Cette amitié là ne doit pas se perdre. Il faut l'entretenir. Si, à la suite de circonstances diverses, les

échanges de correspondances se sont, au fil des ans, espacés de plus en plus, si les rencontres se sont faites de plus en plus rares, il faut, lorsque l'occasion s'en présente, ne pas hésiter à répondre aux offres de retrouvailles qui peuvent se présenter. Ces offres, je viens de vous les citer. Il vous appartient de dire si vous voulez en profiter.

Je pense qu'il est bon de terminer cet article en vous indiquant les noms et adresses de ceux du 852 qui font déjà partie de l'Amicale et de ceux avec lesquels je suis, de temps à autre, en relation épistolaire. De cette façon vous pourrez correspondre directement entre vous et vous serez ainsi à même de savoir si vous rencontrerez tel ou tel de ces camarades à l'une quelconque des manifestations. Ce sera plus rapide que de passer par mon intermédiaire mais, bien entendu, je serai toujours heureux de recevoir de vos nouvelles.

Voici d'abord la liste des 16 adhérents à l'Amicale.

BAZEILLE René, Le Rousset d'Açon 27570 Tillières-sur-Avre.

BEAUMIER Paul, Souhey 21140 Semur-en-Auxois.

DEHOSSAY Marcel, 26, route de Liège, B. 4050, Esneux (Belgique).

GOBILLARD Roger, 11, rue de Cheppes, Courtisols 51000 Châlons-sur-Marne.

GOGER Francis, rue des Oiseaux, Strang Vran, 29124 Riec-sur-Belton.

GOUJON Léon, Savigna 39240 Arinthod.

LENHARDT René, 28, rue de l'Eglise 92200 Neuilly-sur-Seine.

LUTINIER Gabriel, 5, rue des Aulnaies 58450 Neuville-sur-Loire.

MARTIN Jean, 87, rue de Lourmel 75015 Paris.

MEUNIER Paul 65440 Ancizan.

RIVIERE Léon, 5, rue Léon Bourgeois 91200 Athis-Mons.

ROUX Joseph, Le Bas Breil 35550 Pipriac.

VILLETTE Bernard, 74, route de Paris 61270 Aube.

Puis les veuves de nos camarades :

Mme Fernand HELARD, Cité La Saussaie, Bt 5, Appt 419 93200 Saint-Denis.

Mme Marie-Madeleine REYNAERT, Barbonne-Fayel 51120 Sézanne.

Voici d'autre part 3 autres adresses de camarades non adhérents, du moins pour le moment :

BARTHOLOME Jean, 119, rue de la Libre Pensée 93230 Romainville.

DIETTE Marcel, Nibelle 45340 Beaune-la-Rolande.

KLEINHOLTZ Georges, Domart-sur-la-Luce 80110 Moreuil.

Maintenant si vous connaissez les adresses d'autres camarades et que vous correspondiez déjà avec ceux-ci, n'hésitez pas à leur signaler les possibilités qui s'offrent à eux de vous revoir au cours de l'année 1979. Il faut saisir l'occasion par les cheveux.

René LENHARDT.

Commission de propagande

Lettre ouverte aux anciens des Kommandos

Chers Amis,

Qu'il soit permis à un Amicaliste de venir vous donner le fruit de réflexions après plus de 30 ans de notre retour à la liberté.

Lorsque vous étiez, chers amis, aux kommandos « Waldho, Ulm, Schramberg, 470, 604, 605, 852, 887 et les autres », vous avez subi, comme moi, les angoisses morales et les souffrances physiques dues à notre état de P.G. ; nous avons eu, chacun, des moments très difficiles à passer.

Il nous fallait tenir et... obéir « sans jamais nous soumettre » aux directives quelquefois brutales, et aux commandements souvent grossiers de nos gardiens.

En 1945, à mon retour, après 60 mois de captivité, j'ai pris pour devise : « Pardonne, mais n'oublie pas ! ».

PARDONNER ! oui. L'histoire actuelle nous prouve qu'il ne faut afin d'éviter un pareil cataclysme à nos enfants et petits-enfants, mais...

OUBLIER ! cela nous ne le pouvons pas, car si l'on peut effacer nos tracas, nous ne pouvons oublier que dans cette captivité, qui a été la nôtre, dans quelque kommando que ce fut, nous avons ensemble, dans le désarroi, dans la peine et dans nos blessures, forgé une chose merveilleuse et solide « L'AMITIE DES BARBELES ».

Alors, aujourd'hui, après 33 ans que reste-t-il de cette amitié qui, là-bas, nous groupait en un seul bloc et nous permettait de faire face à l'ADVERSITÉ ?

A mon avis, pour ceux d'entre nous qui ont le privilège de connaître l'Amicale, je crois, je dis bien je crois, que l'AMITIE est restée intacte... mais je n'en suis pas totalement certain, car à voir le relâchement (j'allais dire le je m'en foutisme) de beaucoup, je me demande, et cela me paraît impensable, au moment où nos efforts de plus de 30 ans sont couronnés par des succès :

— Reconnaissance de notre droit de combattant pour TOUS les anciens P.G.

— Amélioration de notre retraite d'A.C. à 800 F par an,

que reste-t-il de cette belle AMITIE ?

C'est à vous, chers amis, de me prouver que je me trompe et de me démontrer que nous sommes encore soudés les uns aux autres comme nous l'étions de 1940 à 1945 dans nos kommandos.

Pour cela, chers amis, je vous lance, en cette fin d'année, un dernier et vibrant appel ; ce qui est mon devoir de propagandiste.

Faites l'effort d'être vraiment des membres à part entière de notre chère Amicale. Vos cotisations, vos dons de soutien, vos dons, sont la preuve irréfutable d'une très grande affection.

Mais votre présence effective à nos réunions des premiers jeudis du mois, et surtout votre présence réelle à la table de votre kommando, à notre réunion de l'Assemblée Générale, serait la preuve de votre véritable Amitié.

Alors, tous ensemble, nous pourrions travailler encore mieux que nous l'avons fait jusqu'à présent pour le bien-être de nos camarades handicapés dans la vie, et surtout pour l'avenir de notre Amicale, qui, je n'ai pas peur de le dire, ne tient que par vos cotisations et vos dons, mais surtout par le dévouement de quelques camarades, dont je tairai les noms, mais qui me sont chers, et qui travaillent mardi et jeudi, pour tenir soit la permanence (le jeudi) ou pour veiller à la bonne marche de l'Amicale, répondre à vos lettres encore trop peu nombreuses... Pour le croire, il faut le voir ! Moi, j'ai vu... mais VOUS ? Aussi pour voir, il faut venir... et ne pas rester fidèles simplement à votre kommando en venant à sa réunion annuelle, çà et là, en France, mais en assistant également à notre Assemblée Générale qui se tiendra cette année le 1^{er} avril 1979 (voir les LIEN à venir).

Alors, chers Amis, en terminant cette lettre ouverte, et puisqu'elle paraît sur le LIEN de décembre, je vous adresse à tous mes meilleurs vœux de bonne et heureuse année 1979 pour vous et les vôtres, et je vous redis très affectueusement :

VENEZ, ON VOUS ATTEND !

R. LAVIER.

A propos d'un tremblement de terre

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article du Lien n° 335 d'octobre 1978, intitulé : « En glanant... de ci... de là... » et la première partie de votre propos m'a rappelé quelques souvenirs un peu dramatiques.

Vous évoquez le récent tremblement de terre qui en ce mois de septembre 1978 a secoué une partie de l'Allemagne dans ce qui fut jadis le territoire de notre stalag VB.

Or cette secousse m'en a rappelé une autre dans des conditions que voici. En ce mois de mai 1943, deux pauvres P.G. évadés du kommando de Frommen, près de Ballingen, cheminaient la nuit de 11 heures du soir à 5 heures du matin, en direction de la frontière Suisse, plus précisément vers la célèbre poche de Schaffausen (Schaffouse). La tâche était rude, ceci d'autant plus que nous étions en uniforme de l'armée française, le parcours à pied était difficile avec les obstacles naturels que constitue le massif de la Forêt Noire et la pluie et la rosée perturbaient notre marche. Le passage des routes et des voies de chemin de fer et surtout la traversée du Danube nous posaient de sérieux problèmes.

Bref, cette évasion exigeait de nous de la vigilance et surtout beaucoup de volonté et voilà qu'à 10 kms de la frontière Suisse, alors que la plaine remplaçait les collines que les massifs boisés se faisaient plus rares et qu'il nous fallait redoubler de prudence, voilà donc, qu'une nuit, alors que nous marchions lentement, un bruit sourd s'anime au loin, le grondement s'amplifie, une détonation formidable éclate pendant que la terre tremble autour de nous.

Nous nous sommes terrés pendant un bon moment, car nous pensions qu'il s'agissait d'un bombardement très proche, encore que cela ne pouvait être, en cette région de l'Allemagne qu'un bombardement aérien et nous n'avions entendu aucun bruit d'avion dans le ciel. En bref, ce fut un mystère jusqu'au moment où ayant réussi notre évasion, les journaux suisses, qui donnaient force détails sur cet événement, nous firent comprendre qu'il s'agissait bel et bien d'un important tremblement de terre...

Cela se passait le 27 ou le 28 mai 1943 et j'en garde encore aujourd'hui le souvenir parce que cette nuit là, deux pauvres P.G. errants dans la campagne allemande avaient eu très peur.

Robert PAUMIER,
ex-Stalag VB.

N.D.L.R. Nous remercions notre ami Robert Paumier d'avoir bien voulu ajouter un événement très important à l'histoire du Stalag V.B. Surtout que cet événement nous est conté par un prisonnier évadé qui se trouvait sur les chemins de la liberté au moment du séisme. Notre ami Charles BRANDT, ancien interprète du kommando de Balingen, nous avait également signalé, oralement, au lendemain de la parution de l'article, le tremblement de terre de 1943 dans cette région de l'Allemagne. Merci à nos deux amis de leur gentille collaboration. Quant à l'auteur de l'article du Lien, il avait en avril 1943, quitté la région par train sanitaire, et n'avait jamais eu connaissance de ce séisme.

Congrès de Bastia

le 17 Juin 1979

clôture des inscriptions
le 31 décembre 1978

La Liberté viendra ce soir... (suite et fin)

23 avril

Vers 7 heures du matin, Barbrel et deux ou trois autres, très surexités, font irruption dans le kommando. « Ne reste pas là ! Il y a de gros canons en batterie, tout à côté. Quand ils vont se mettre à tirer, on aura la riposte en moins de deux ! ».

Par petits groupes, les camarades reviennent au bercail. Ils sont heureux comme des collégiens en vacances :

« Ah ! si t'avais vu ce monde qu'il y avait dans les caves de la « Schloss » ! C'était plein de femmes et de civils ! Tu peux croire qu'il y avait de l'ambiance ! ».

Tout à coup, nous voyons le gardien sortir avec sa bicyclette surchargée de bagages. Il nous fait un petit signe de la main et enfourche sa machine aussi vite que le lui permet sa jambe raccourcie en Russie.

« Le V'la qui se trisse ! », crie Cailleux. « Hé ! Bon voyage ! Bien des choses chez toi ! ».

Le kommando est sans dessus dessous. Des civils français, des femmes commencent d'y pénétrer.

Au milieu de la matinée, la batterie d'artillerie, en position à proximité, déménage brusquement vers une destination inconnue.

Le bruit du canon s'est apaisé. On n'entend plus que de rares coups espacés. Dans le ciel, pas d'avions en vue.

Peu à peu, l'effectif du kommando s'est complété. Quatre camarades manquent seulement à l'appel. Ce sont ceux qui ont des attaches féminines « sérieuses » dans la ville et qui en profitent pour filer le parfait amour. Au moment où nous devons faire bloc, leur attitude est sévèrement critiquée.

Bien entendu, les nouvelles les plus contradictoires circulent : « Biberach est libéré. Les Américains sont aux portes d'Ulm. Paraît que les blindés français foncent à toute allure... ».

Comme il était facile de le prévoir, le bureau de la compagnie a quitté son P.C., hier soir, précipitamment. « Direction Tannheim », croit-on savoir.

Le gardien d'Ummendorf pouvait toujours attendre des instructions !...

Pour tuer le temps, je vais avec Cailleux visiter les caves du château. Immenses, solidement voûtées, elles constituent un abri de premier ordre. Présentement, elles sont transformées en campement international. Dans un fouillis extraordinaire, des travailleurs de tous les pays d'Europe, hommes et femmes, se sont réfugiés là, présentant que leur servitude touche à sa fin. Au milieu des couvertures déchirées, de paillasses sales, de baluchons et de vieilles valises, ils offrent l'image désolante d'une humanité déracinée, ayant perdu ses attaches traditionnelles et devenue fataliste à la suite de malheurs accumulés.

Les rues de la ville sont désertes. Quand on croise une personne, on peut être à peu près sûr qu'elle n'est pas allemande.

Des rumeurs se propagent on ne sait comment :

« Ils sont à Aepfingen, à Baltingen ! La ville va être défendue. Paraît que Ross a mobilisé le Volksturm ! »

Au kommando, la vie s'organise. Premier point, l'alimentation : Pirard est promu grand chef cuisinier.

Trois jeunes Polonaises lui sont adjointes. Nous avons bien des vivres pour deux ou trois jours. D'ici là...

Le canon s'est tu. Calme étrange. Pas un coup de feu. L'attente devient déprimante.

Quelques motocyclistes passent avec les « Panzerfaust ». Une quinzaine d'aviateurs, préposés à la garde du barrage anti-chars, stationnent dans le cimetière. Ils n'ont pas obstrué la chicane. Au moindre bruit, on les voit se disperser dans les massifs de verdure.

Nous retournons avec Dulac flâner dans les rues. Elles sont toujours aussi peu animées. Des drapeaux blancs commencent d'apparaître aux fenêtres.

—O—

Que la nature humaine est singulière ! Voilà cinquante-huit mois que nous attendons cet instant. Des centaines de fois, nous en avons parlé. Pas un seul jour, nous n'avons cessé d'y penser ! Il nous est toujours apparu, placé sous le signe d'un enthousiasme délirant. Rien que d'y penser, nous étions dévorés d'une joie exubérante, d'une allégresse impossible à contenir.

Ce jour tant espéré est venu. Aujourd'hui, dans une heure, dans deux peut-être, nous serons libres... libres... Nous avons donc tous les motifs d'être joyeux... Joyeux, nous le sommes certes ! Mais est-ce vraiment la joie délirante que nous avions imaginée ? A bien réfléchir, il s'y mêle quelques restrictions indéfinissables que nous cherchons à analyser, sans trop y parvenir...

—O—

La Liberté viendra ce soir...

Au kommando, l'énervernement gagne les camarades : « Viendront-ils aujourd'hui ? »

Les commentaires vont bon train.

— Paraît qu'ils sont à Ristissen, à Dellmensingen ! Les Américains ont passé le Danube. Ce sont eux qui vont arriver ici. Ils ont un matériel formidable. Rien ne leur résiste... Ah ! ce coup-là, les Frisous y l'ont bien dans le dos !...

— La soirée s'avance et toujours rien ! C'est pas encore ce soir qu'on sera libéré. Va falloir s'organiser pour la nuit. C'est curieux qu'on n'entende plus le canon !...

Un groupe d'une vingtaine de soldats allemands s'arrête au carrefour, hésite, puis s'engage sur la route en direction d'Achstetten.

Toute la ville repose de nouveau dans un silence pesant. Le soleil poursuit sa courbe descendante, les ombres grandissent. Quelques personnes se hasardent dans la rue.

Vers 18 heures, un cri se répand comme une traînée de poudre : « Ils sont au Flugplatz. Ne restez pas dehors ! »

Puis l'attente reprend, irritante. On ne voit plus les aviateurs qui surveillaient le barrage anti-chars.

« Les voilà ! Les voilà ! » Fausse joie. Ce ne sont que des motocyclistes de la Wehrmacht qui passent dans une pétarade rageuse.

Les camarades tournent comme des fauves en cage. L'énervernement monte.

— C'est à n'y rien comprendre. On n'entend même pas une détonation. Ma parole, ils ont dû s'arrêter pour passer la nuit. C'est fini pour aujourd'hui !

— vous voyez pas que ce soient les Français qui arrivent les premiers ?

— Faudrait qu'ils fassent vite. Les Américains ne doivent pas être loin.

Dulac décide d'aller aux nouvelles chez le pépiniériste, son informateur habituel. Je l'accompagne. D'après les derniers renseignements qui courent, la ville ne sera pas défendue. Ross, le grand chef local, a donné l'ordre au Volksturm de se disperser.

Presque aussitôt, une clameur prolongée rompt le silence. Des femmes et des civils, poussant des exclamations aiguës, se précipitent avec des scies sur le barrage de troncs d'arbre.

Avec une fureur frénétique, ils se mettent à la besogne. Pas pour longtemps. « Tacatacataca ». Des rafales de mitrailleuse les font fuir précipitamment. Les balles sifflent au carrefour. Sur le toit de l'église, on voit des tuiles se briser en petits morceaux. Plusieurs explosions sourdes se font entendre.

Après quoi, le calme renaît. On n'aperçoit rien. Pas une âme dans les rues.

L'impatience brûle les camarades. N'y tenant plus, nous sortons tous pour atteindre, à 200 mètres de là, la maison du gendarme où se trouve notre abri officiel.

Mais personne ne songe à y pénétrer. Les discussions reprennent près des bâtiments du jardinier. « Libération pour ce soir ou pour demain ? Américains ou Français ? »

Il fait encore jour, mais le crépuscule s'approche. Avec Dulac, nous contourons les jardins pour examiner la vallée du Danube. Des sifflements nous contraignent à rebrousser chemin.

La première image qui s'offre à nos regards, quand nous rejoignons la route, est celle du gendarme Fink brandissant un drapeau blanc. Tassoul est à ses côtés.

Au carrefour, un gros char pivote lentement. Une dizaine de soldats en kaki, casqués jusqu'aux yeux, courent, mitrailleuse au poing, de chaque côté de la route. Ils se jettent sur le gendarme et le désarment en un clin d'œil.

« Vous êtes Français ? », nous crie l'un d'eux. Notre réponse affirmative devient alors le prélude à des poignées de mains interminables.

Libres... nous sommes libres... et libérés par des Français !...

Nous restons là, quelques minutes, un peu hébété, ayant peine à réaliser que cinquante-huit mois de détention, cinquante-huit mois d'existence anormale, s'achève au bord de ce chemin.

Après tant d'espairs déçus, au cours de cinq années, il est difficile de se convaincre qu'en cette fin de soirée d'avril, bercée du chant des oiseaux, la roue de notre destin vient de tourner d'une façon décisive.

Avec le recul des ans et la nostalgie du passé, ce moment nous paraîtra, sans doute, plus tard, un des plus beaux jours de notre vie.

Cependant, l'heure n'est pas aux attendissements. D'autres chars s'urgissent au carrefour, débouchant de rues différentes. Il nous faut, sans plus tarder, aller à leur rencontre. Une tâche urgente nous attend : l'aprentissage de la liberté...

Mais, comme aurait dit Kipling, en pareille occurrence, ceci est une autre histoire...

Maurice ROSE.

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

PROMESSES

J'ai beaucoup de mal à tenir la promesse faite aux participants du voyage en Angleterre. Promesse simple cependant puisqu'elle consistait à envoyer à tous les écrits de ce cher M. PENCREACH, de Bergerac.

La suite de mon écrit vous prouvera qu'il faut toujours compter avec les imprévus...

Pour un peu ces promesses auraient été ruineuses... J'éloigne, j'écarte toutefois la définition de se « ruiner en promesses », car mon encyclopédie indique : «...faire beaucoup de promesses qu'on n'a pas l'intention de tenir ».

Cette interprétation ne me concerne en rien car j'ai tout fait pour justement donner satisfaction à mes camarades de voyage.

Mon premier envoi à Paris a mis notre cher Rédacteur en Chef PERRON dans l'embarras... 10 pages en vers !... obligatoirement il a fallu réduire ; importante réduction qui a malheureusement enlevé d'excellents passages que beaucoup attendaient...

Très compréhensif j'ai pris sur moi de faire un tirage complémentaire de 5 pages. Les abonnés du LIEN sont sans doute maintenant en possession de ces lignes.

SANS DOUTE... car entre temps l'Administration des P.T.T. a subi des GREVES successives et variées, apportant de nombreuses perturbations dans la distribution du courrier. A la Guiche comme à Paris nous subissons ces longs retards... Record pour ce cher PERRON... une lettre postée à 800 mètres de chez lui à mis 16 jours pour lui parvenir ! Chers lecteurs à vos enveloppes... le record peut être battu... par un provincial.

Personnellement j'attends toujours les 20 numéros du LIEN expédiés fin septembre ; je devais compléter ces numéros avec mes tirages de 5 pages et les envoyer à tous les participants non abonnés. Comme Sœur Anne je ne vois toujours rien venir !

Je vais donc reproduire la page du Lien de septembre... et faire de nouveaux envois en souhaitant que l'administration des P.T.T. se montre compréhensive — et qu'après un repos bien gagné — les proposés mettent les bouchées doubles.

J'ai fait de mon mieux ; je ne regrette pas le temps passé, les quelques timbres... l'essentiel est que tout arrive ; en cas d'insuccès ne pas m'en tenir rigueur. Et conservant mon bon optimisme, je termine, sur un passage d'une chanson de notre jeunesse : « Tout va très bien, Madame la Marquise... ».

P. DUCLOUX.
24593 - XB

N.D.L.R. : Qu'est devenu le paquet de 20 LIEN envoyé fin septembre à l'ami Paul ? Peut-être qu'enfouï sous un amoncellement de lettres et de paquets, dans un centre de tri le paquet s'est trouvé libéré de sa bande, et que nos pauvres petits LIEN errent tristement dans les voitures des P.T.T. sans destination connue ! Qui dira le sort de ces pauvres orphelins ?... Mais j'ai maintenant perdu tout espoir qu'ils puissent atteindre un jour La Guiche... et son Paul de P.G.

H. P.

LA COMPLAINTÉ DES PRISONNIERS

C'est une simple chanson, composée par notre camarade Bonnaventure du Stalag XB, sur l'air connu : « Quand on fait le même chemin ».

Lors de la réunion de nos adhérents du Gard et de l'Ardèche organisée par nos amis POUDEVIGNE et GRANIER, nos délégués départementaux de l'Ardèche et du Gard, cette chanson fut chantée, au dessert par notre ami BLANCHON, du Kommando 721. Ce rappel du temps passé a ramené bien des souvenirs chez nos amis P.G. sans pour autant interrompre la gaieté des retrouvailles... D'ailleurs toute réunion qui se respecte, finit toujours par une chanson...

Allons mes amis je veux bien vous chanter
Cette chanson que vous me demandez
Excusez moi je ne suis pas chanteur
Et à chanter, je n'y ai pas le cœur
Mais enfin il faut bien pour chasser le cafard
Qui vous prend chaque jour du matin jusqu'au soir
Oublier nos malheurs au moins quelques instants
Le temps passe plus vite en chantant
Chansonnettes, Romances
Reprises en cadence
Chanson d'amour
Des plus beaux jours.

Refrain

Dans notre petit Kommando
Dans ce coin perdu de Jeddoloh
Les heures paraissent plus brèves
Patiemment on attend la relève
Quelque fois en rentrant le soir
Une lettre nous apporte l'espoir
Dans notre petit kommando
Surveillés par la gestapo.

Pour la cinquième année nous voici réunis
Dans cette humble demeure qui nous sert de logis

Autour de cette table où quatre années déjà
Noël joyeux, tristement s'écoula
Parlant du passé, exauçant des souvenirs
Châteaux en Espagne qu'on ne cesse de bâtir
Soucieux du lendemain pour notre cher Pays
Y reprendre notre place, y refaire notre vie
Que nulle vengeance
Qu'aucune revanche
Ne vienne troubler
Le monde en paix

Refrain

Quand nous avons fait le chemin
Que ce soit en juillet ou que ce soit en juin
La route nous semblait dure
Dans nos cœurs saignait une blessure
Des larmes brillaient dans nos yeux
Tous affamés nous étions malheureux
Lorsqu'en 40 en rangs serrés
Nous marchions vers les barbelés.

Mais un jour viendra où nous retournerons
Retrouver notre femme, nos enfants, notre maison
Revoir les copains, entendre le vieux clocher
Où dans le calme du soir l'Angéus sonnait
Mais avant de partir une dernière fois
Saluons dans leur tombe, et sous leur croix de bois
Ceux qui resteront là toute l'éternité
Victimes de leur captivité
Veuves ou mères
Orphelins, vieilles grand'mères
Aux cœurs brisés à tout jamais.

Refrain

Le jour où nous prendrons le train
Que ce soit un soir, que ce soit un matin
La vie semblera plus belle
Chacun ira de sa ritournelle
Tous ensemble nous ferons le vœu
Que nos enfants soient plus heureux
Qu'ils ne connaissent jamais
Le triste sort d'être prisonnier.

COURRIER DE L'AMICALE

Voici le dernier courrier pour l'année 1978. Nous sommes à jour dans nos correspondances. Malgré le volumineux courrier de début d'année nous avons pu étaler toute cette correspondance sur l'année 1978 et nous abordons 1979 sans aucun arriéré. Votre courriériste s'excuse si vos lettres ont été publiées avec un certain retard, le principal, n'est-ce pas, c'est qu'elles paraissent, Aussi c'est la conscience bien tranquille qu'il aborde l'an 1979.

Si nous avons pu nous mettre à jour dans notre courrier c'est grâce aux Lien à 8 pages. Nous avons publié 4 mensuels à 8 pages : un par trimestre. C'est un effort considérable qu'a accompli la votre rédaction. Mais c'est grâce à l'appui de ses lecteurs que notre petit Lien a pu produire ce véritable tour de force. Continuez donc à le soutenir, moralement et financièrement, il ne vous décevra pas.

Votre courriériste profite de l'approche de 1979 pour adresser à ses fidèles lecteurs et à leurs familles ses vœux les plus sincères de santé, de bonheur et de joie pour la nouvelle année. Nous avons tous, depuis peu — mais oui, soyons optimistes — endossé la casaque du troisième âge, pour terminer notre parcours. Ne tenons aucun compte du poteau d'arrivée. Prenons la vie à pleins bras et profitons de nos instants de bonheur. Et à vous tous, jeunes retraités, je souhaite une longue et heureuse retraite, et si parfois le doute et la peine venaient vous tenir compagnie, pensez que nous avons connu le pire et l'extrême déchéance, et malgré cela, nous sommes remontés à la surface. Bonne et heureuse année à tous.

Une lettre de notre ami Léon ANCEMENT, de Nancy, dont la publication avait été retardée par la période des vacances (elle est du 27 juillet). C'est notre ami Léon qui nous avait fait connaître que la date du 10 juin pour le Congrès de Bastia coïncidait avec celle de l'élection pour le Parlement Européen, et nous avions reporté au 17 juin notre Congrès en Corse. L'ancien régisseur de la Roulotte poursuit :

«...Toujours en retraite et toujours aussi occupé. Le temps me paraît toujours trop court.

Je vois notre ami BLIN chaque semaine, où il opère sur ma femme. Le client qui passe après nous doit s'impacienter tant nous bavardons.

J'ai rencontré DION deux fois en avril, puis nous ne nous voyons plus ; il est vrai que nous n'habitons pas le même quartier.

Cette année pas de vacances en raison de la santé de ma femme ; on se rattrapera l'année prochaine.

Amitiés à toute l'équipe ».

Nous souhaitons meilleure santé à Mme ANCEMENT ; il est vrai qu'avec les soins éclairés prodigués par notre ami BLIN, le valeureux chirurgien-dentiste du Waldho, il ne peut en être autrement. J'ai porté longtemps, comme une décoration, un plombage de l'année 1942 exécuté par le Maître, pendant qu'il me susurrait à l'oreille le dernier bouthéon du jour, devant toute la Dentisterie rassemblée pour rigoler des gémissements du patient. Nous avons manqué notre ami BLIN cette année à la table du Waldho où il était tant attendu. Nous l'aurons certainement le 1^{er} avril prochain... et ce n'est pas un poisson d'avril. Et pourquoi pas l'ami Léon ? Avec DION et BECKERT cela ferait une sacré brochette de Nancéens.

Une carte des vendanges en pays champenois de nos amis BERTIN, de Vigny (Marne). Aux derniers tuyaux le champagne 1978 sera un bon cru, mais il y en aura moins par suite des gelées qui ont saqué un tiers de la récolte. Alors les amateurs vous savez ce qu'il vous reste à faire ! Nos amis BERTIN vous donnent rendez-vous au 1^{er} avril prochain.

Une carte de nos amis gardois Jules et Yvonne GRANIER, en balade à Sète d'où ils nous envoient un peu de soleil pour leur faire pardonner de l'avoir mis en voiture après Avallon, et beaucoup d'amitiés.

Notre ami Raymond AVRIL, 120, rue de Gaulle 85400 Luçon, nous informe de son changement d'adresse

et envoie à tous les camarades de l'Amicale ses meilleures amitiés.

Une carte de notre amie **Gaby GODARD**, de Saint-Aubin-sur-Mer, pour un petit séjour sur la côte Normande par un temps magnifique.

Une carte de nos amis **Huguette et Maurice MARTIN**, en vendange à Néviau (Aude) : « Que de litres de pinard ! nous dit Maurice, tout joyeux de pouvoir s'en glisser quelques-uns derrière la cravate dans les années à venir — de quoi se réchauffer le cœur... Meilleur souvenir à tous ».

Une carte de nos amis **GAUDRON**, éternels globe-trotters, qui profitent agréablement de leurs retraites, nous apporte l'image majestueuse de la Cathédrale de Mexico. Merci à nos deux amis de penser aux sédentaires.

Nos amis **Robert BENARD et Robert SIMONEAU**, anciens du Stalag X B, sous officiers non volontaires au travail, de la baraque 4 « des escargots », viennent de rejoindre les rangs des anciens du Stalag X et prennent l'option pour le Congrès de Bastia et pour le rassemblement pèlerinage de Lourdes en 1979. Amitiés des deux Robert à tous les anciens P.G.

Nos amis **Julien CHARPENEL** et Mme, sont eux aussi partants pour Bastia en compagnie de nos amis **LECLERCQ Gaston**, de Chemeng (Nord). Ils seront également à Lourdes. Notre ami Julien nous demande des nouvelles de nos amis **ROSSIGNOL**. Des renseignements tout récents nous informent que l'ami **ROSSIGNOL** se porte bien et que sa retraite se poursuit dans de très bonnes conditions. Nous sommes heureux d'avoir de bonnes nouvelles de l'ami **BOUTEILLE**. Notre Fonfonse va bien. Le fils de Julien est allé lui rendre visite cet été. Il ne nous dit pas si mon très cher ami **FLASH** est passé sur le billard... Peut-être que l'intéressé me donnera de lui-même de ses nouvelles par l'intermédiaire de sa charmante secrétaire, Mme **BOUTEILLE**? Amitiés de son vieux compagnon de popote P.G.

Notre ami **Raymond DOUCET**, Foyer-Logements, Bd Max-Dormoy, Chambre 24, 19100 Brive, a quitté l'hôpital de Brive le 19 octobre dernier. Il fait, dit-il, partie du troisième âge (il a beaucoup de compagnons). Il espère être à Lourdes en 1979 et y rencontrer les dirigeants de notre Amicale. Amitiés.

Notre ami **André CHABERT**, 16, rue Dr Calmette, Grenoble (Isère), est heureux d'apprendre l'arrivée de l'ex-président national VB Roger **HADJADJ** dans l'Isère. Par ailleurs il va préparer sérieusement l'antenne grenobloise pour Lourdes 1979 où la cité olympique et les V seront présents nombreux.

Notre grand ami **Yves LE CANU**, Professeur agrégé de droit romain en retraite, à qui son grand âge ne permet plus de lointains déplacements (Adieu Robinson, Ville d'Avray, Joinville le Pont, Bords de Marne...!) mais que des excursions proches de la capitale. Ainsi celle très réussie à Lisbonne au Portugal, la porte d'à côté quoi! Presque sur le périphérique! Temps superbe sans être trop chaud... Très belles excursions... Notre vénéré

table doyen attend avec impatience l'installation d'un ascenseur pour venir nous rendre visite au bureau de l'Amicale qui, comme chacun sait, se trouve au 1^{er} étage du 68... Quant au rédacteur, qui se croit en Chef, il attend toujours les articles promis depuis... Alors depuis ce temps là, et connaissant l'œuvre prolifique de notre cher prof, notre rédacteur, qui se croit toujours en chef, va se trouver devant une véritable Chanson de Roland... Ah, sacré Charlemagne!... Je parle du Lycée bien entendu...

Notre ami le Docteur **Henri GUINCHARD**, au Montoux, 39300 Champagnole, adresse son amical souvenir à ses anciens compagnons de captivité du VB dont il conserve tout particulièrement l'inoubliable souvenir.

Notre ami **René HEUX**, 2, rue de la Madeleine 22130 Plancoët, a reçu la carte d'ancien combattant mais aucune nouvelle de la retraite A.C. A 76 ans dit-il, ce serait temps ou jamais. Ce retard est fâcheux. On croirait que les Offices mettent un malin plaisir à prolonger l'attente. Mais mon cher René ne t'inquiète pas sur ce retard car ta retraite partira du jour où tu as été reconnu A.C. Il faut vraiment de la patience maintenant comme on en avait dans les barbelés... Et pendant ce temps là les années s'écoulent, et à notre âge elles comptent doubles. Tiens moi au courant. Toutes mes amitiés et mon bon souvenir à Mme **HEUX**.

Notre ami **SOMME Robert**, de Paris, est venu nous rendre visite à nos bureaux du 68 et nous faire part qu'il a reçu sa carte d'A.C. Depuis 33 ans qu'il l'attendait!!

Notre ami **H. PAULUS**, 72, Bd Carnot, 06110 Le Cannet, ancien X B, sera du voyage en Corse. Il a constitué un petit kommando avec d'autres anciens P.G. de la région et ce sont 6 personnes qui participeront au Congrès de Bastia. Il nous demande si nous prévoyons un départ en groupe, de Nice, par exemple. Il est encore trop tôt pour le dire. Il faut attendre l'inscription définitive après les conditions qui seront adressées à chaque participant. Pour l'heure il y en a plus d'une douzaine de la région Provence. L'aéroport de Marignane ne serait pas mal placé pour un départ pour ceux de la région... Nous verrons cela le moment venu.

Une lettre que nous nous excusons de publier avec un très grand retard c'est celle de notre ami **l'Abbé JOUARET**, Presbytère, Miramont-Sensacq 40320 Geaune, qui lors du dernier Pèlerinage à Lourdes a rencontré les abbés **BOUDET**, **MORA**, **MULLER** et **PERRY** ainsi que **DAUREL** et **DAGUERRE** qu'il n'avait jamais revu depuis Villingen. Par l'intermédiaire du Lien il adresse son bon souvenir et ses amitiés à tous. Il remercie tous ceux qui, chaque mois, nous rappellent ces chers souvenirs vécus ensemble et entretiennent ainsi une solide amitié entre tous les anciens prisonniers.

Notre ami **LAVIGNE Henri**, ex-infirmier du Lazarett de Sandbostel adresse à tous ses camarades du X B du Camp de Sandbostel son profond souvenir, et ses bonnes amitiés à tous ceux de l'Amicale. **LAVIGNE Henri**, Gare, 07170 Villeneuve-de-Berg. Merci pour notre Caisse d'entraide.

Paul-le-Jeune, survenu le 22 octobre 1978.

A la famille de notre camarade, le Comité Directeur, présente ses sincères condoléances.

Un fidèle amicaliste vient de disparaître. Notre ami **Désiré-Louis HANRY**, 24, rue du Dr Yersin 59000 Lille, ancien du VB, membre de l'Amicale depuis sa fondation, ex-infirmier à l'hôpital du Waldho, est décédé le 15 novembre 1978, à l'âge de 71 ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Notre ami participait le 9 avril dernier à l'Assemblée Générale de l'Amicale avec Mme **HANRY** et nul ne pouvait prévoir, vu l'entrain et la joie qu'il a manifestés tout au long de la journée, à une fin aussi inattendue.

Tous les anciens du Waldho adressent à Mme **HANRY** leur affectueuse sympathie et prennent une grande part à sa peine, car notre ami **Désiré** était le plus charmant et le plus dévoué des compagnons de captivité. Avec leurs sincères condoléances. Le Comité Directeur se joint aux anciens du Waldho pour adresser à Mme **HANRY** et à sa famille ses sincères condoléances.

De Balaruc-les-Bains où nos amis **GRANIER** font une cure, sous un ciel bleu et un soleil qui prodigue ses rayons... Heureux veinards! avec toutes leurs amitiés. Ils conservent leur meilleur souvenir de ce « Circuit Morvandiau ».

Une carte tout ensoleillée de nos amis **MATEO** Ginès, de Beaucaire (Gard). Très enthousiastes pour la Corse avec nos fidèles amis **GRANIER**, vont franchir le Rhône... pour contacter le Père **DERISOUD** à Entressen (ce qui est fait... le Père **DERISOUD** va quitter Entressen et retourner dans sa chère Savoie, suivant communication téléphonique de notre ami **Jules N.D.L.R.**) Ils nous adressent toutes leurs amitiés et un bonjour à l'ami **GEORGES André**, d'Avalon.

D'Espagne, de chez leurs enfants, nos amis **Emile et Louise LEGRAIN** nous adressent d'affectueuses pensées ainsi que quelques rayons de soleil.

Avec plaisir nous apprenons le mariage de **Martine FOUCHER**, fille de notre camarade **Albert FOUCHER** et de Mme avec **Alain GROSS**.

La bénédiction nuptiale leur sera donnée le samedi 28 octobre en l'église Saint-Sulpice à Paris.

Nous renouvelons aux jeunes époux nos vœux de bonheur et de prospérité et nos sincères félicitations aux heureux parents. 19, Allée de Bellevue 93340 Le Raincy.

VOYAGE EN CORSE

Plus que quelques jours pour prendre une option sur ce voyage, afin de faciliter l'organisation et le travail de nos amis corses.

Vous ne serez pas déçus, et vous auriez trop de regrets de ne pas être de ce « beau voyage » du 16 au 24 juin 1979.

L'ANNEE S'EN VA...

...Avec ses joies, ses peines... et bientôt l'Année Nouvelle s'ouvrira devant nous.

Que de voyages, de réunions en perspective...

N'oubliez pas...

Le premier jeudi de janvier (4 janvier 1979) nous serons nombreux à nous retrouver et fêter... et couronner les Rois et Reines.

Puis l'Assemblée Générale le 1^{er} avril à Paris... et le dernier dimanche d'avril en Belgique... puis la Corse en juin... et Lourdes en septembre... Aussi, en attendant, pleins d'espoir : **JOYEUX NOEL!**

Et tous nos vœux, pour toutes et tous, grands et petits, pour l'ANNEE NOUVELLE : Bonheur et Prospérité... Santé et Longévité.

Lucien VIALARD.

A Monsieur le Président de l'Amicale VB-XABC

C'est avec tristesse que je viens vous annoncer le décès de mon mari **MICHEL** Marius, âgé de 66 ans, ancien du Stalag VB. Il a peu connu le camp : après un séjour à l'hôpital, il a travaillé dans la région de Balingen comme jardinier, et à l'usine Schoeller, fabrique de sous-vêtements.

Il y a deux ans, il a, au cours d'un voyage, revu ses anciens employeurs qui avaient gardé de lui le souvenir d'un homme patient, juste, respectueux envers les femmes et les enfants. L'accueil de M. Schoeller, actuellement grand et riche patron a été particulièrement émouvant pour tous (mes enfants étaient présents). La famille Eppler a été aussi très accueillante. Ils ont rendu à mon mari une valise d'objets personnels qu'ils lui avaient précieusement gardée. Nos rapports sont devenus très détendus, presque amicaux lors de la visite qu'ils nous firent en juin.

Depuis plusieurs années l'état de mon mari allait en empirant et un infarctus l'emmenait le 12 août. J'ai toujours lu avec beaucoup d'attention les articles du Lien relatant la vie du camp, car mon mari, peu causant, gardait pour lui, ce qu'il avait vécu de 39 à 45.

Il y a déjà 2 ans, je crois, les anciens P.G. ont fait un pèlerinage à Dachau et j'ai lu le compte rendu dans le Lien. Et je voudrais vous faire part, à cette occasion, de notre opinion :

Mon mari a jugé que les déportés de ce camp étaient « mieux installés que les prisonniers de guerre » (sans jalousie), mon fils (28 ans) a jugé lui qu'il était moins bien installé quand il était « colon » à Mandelieu. Quant à moi, après toutes les lectures que j'avais pu faire sur les sujets douloureux touchant la guerre je ne savais plus que penser. J'ai vite découvert que pour comprendre la situation de ces déportés il fallait, non seulement imaginer leur état psychologique, mais aussi lire avec attention les tableaux en plusieurs langues placés à l'entrée de chaque salle. Et cela, très peu de visiteurs le font, j'ai pu le constater. Aussi la reconstitution d'un de ces baraquements me semble donner une idée fautive de ce qui s'est passé en ces lieux.

Fort opportunément, les fours crématoires et le musée ont ranimé la flamme chez les miens et nous sommes devenus des « pèlerins », au milieu de touristes indifférents, pour la plupart des familles du pays occupant.

Et aujourd'hui encore, dans ma récente solitude, j'évoque souvent dans mon souvenir, la réception si chaleureuse de ces deux familles allemandes, et l'horreur de ces camps d'extermination.

Je m'excuse, Monsieur, d'avoir été si bavarde; mais ces sujets me tenaient à cœur et j'avais besoin de les dire à qui pourrait comprendre.

Tout en vous assurant du sentiment sincère que mon mari vouait à l'esprit P.G., je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes salutations distinguées.

Mme M. MICHEL,
142, rue Emile-Cros,
38220 Vizille.

C'est avec beaucoup de peine que nous apprenons le décès de notre bon camarade **Marius MICHEL**, un fervent amicaliste. Nous vous prions, chère Madame, de croire à notre grande sollicitude. L'Amicale est une grande famille et quand l'un s'en va nous sommes tous dans la peine. Le Comité Directeur vous présente ainsi qu'à votre famille, ses sincères condoléances.

Merci de votre longue et belle lettre.

RECOMMANDATION DE NOTRE DELEGUE BAS ET HAUT-RHIN CHARLES WENGER

« LES PRODUITS D'ALSACE »

Produits sélectionnés par H.A.D. (Association Hans Adam Dock), dans les qualités suivantes :

- Vins d'Alsace A.C.
- Eaux de vie.
- Fole gras.

Catalogue sur demande à : « Les Produits d'Alsace », 30, rue des Cigognes, 67140 Barr, B.P. 79.

— — — — — A détacher — — — — —

Nom :

Prénoms :

N° : rue :

Code postal : Localité :

désire recevoir gratuitement votre catalogue et bénéficier ainsi de la remise de 5 %, réservée aux membres de l'Union nationale des Amicales de camps de prisonniers de guerre.

Garnet noir

Nous apprenons avec tristesse le décès de notre ami **Raymond MAIGNAN**, survenu le 12 juillet 1978 des suites d'opération. A Mme **MAIGNAN**, son épouse, à sa famille, le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

171, rue d'Estienne-d'Orves 92140 Clamart.

Notre ami **H. STORCK** nous communique une liste de camarades belges des X, décédés en 1978 :

SCHREURS Félix de Liège décédé le 31 mai et son épouse le 7 juin.

JORIS Charles, de Herstal. **CORTHOUT Nestor**, de St-Nicolas-Liège. **BRAGARD André**, de Bruxelles et Mme **VERVACK Albert**.

A toutes ces familles belges dans la peine, le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

Le retour d'un Lien nous apprend le décès de notre ami **Gaston COLENSON**, Cheyres, Banne 07460 Saint-



Le premier jeudi de novembre les « retraités » se retrouvent au dîner traditionnel à Opéra-Provence.

Reposés, détendus, nos amis **Julien et Ginette DUEZ** de retour de Savoie, après une longue absence, évoquent avec mélancolie toute la beauté de cette belle région en automne, un ciel radieux et des bois couronnés d'or...

Nos amis **BALASSE** les retrouvent et se souviennent de cette belle rencontre à Lescherisme, pleine de souvenirs et d'espoir d'y rencontrer... Il n'est jamais trop tard.

Notre camarade **SATORIO (Bondy)** grâce à sa « retraite » aura plus de temps à venir nous retrouver ces Premiers Jeudis.

Lucien et Madeleine ARNOULT, en pleine forme, et de retour des Pyrénées, nous apportent de bonnes nouvelles et une longue lettre de nos amis **Emile et Louise LEGRAIN**, de Tamines. Nos amis belges ont fait halte à Axat, se rendant chez leurs enfants à Valence (Espagne). Nous souhaitons les revoir en Belgique, fin avril, et espérons qu'ils seront du voyage en Corse, avec nos amis **BELMANS, Jules MARCHAND** et beaucoup d'autres.

Retour en Forêt Noire

OU

Trente-trois ans après

(comme le dit — à peu près — Alexandre Dumas...)

Si penser aux vacances c'est déjà un peu être en vacances, les miennes ont commencé les premiers jours de mai dernier, lorsque je reçois à Paris la visite de Paula et Ferdi, la fille et le gendre de mon ancien patron, « la plus grande fabrique de lacets d'Allemagne ». Ils m'invitent à passer quelques jours chez eux à Tuttlingen. J'acquiesce volontiers, avec un double projet en tête : revoir l'Allemagne et les Allemands avec d'autres yeux que mes yeux de prisonnier, et de poser des jalons pour que soient accueillis, pour des séjours linguistiques, des jeunes français de ma famille ou de mon entourage. Plus tard, dans un échange de lettres, le projet s'enrichit : Je devrai en outre remplacer le curé d'une des deux paroisses catholiques de Tuttlingen, qui profitera de mon séjour pour aller en vacances.

Voilà qui va me forcer à retrouver le peu d'allemand que j'ai appris et oublié depuis ! Mais il faut savoir se jeter à l'eau quand on veut apprendre à nager.

Je décide aussi d'écrire un journal de mon séjour et, si « Le Lien » l'accepte, de le lui confier. En voici des extraits : peut-être certains y retrouveront-ils de ce qu'ils ont vécu eux-mêmes en captivité ou de ce qu'ils ont trouvé s'ils sont retournés depuis.

Samedi 1^{er} Juillet.

J'entre en Allemagne par Mulhouse et Chalampe. Passage de la douane sans histoire. Arrivée en Allemagne, je prends de l'essence : le prix des carburants est libre. Je prends la direction de Donaueschingen via Fribourg. A un arrêt casse-croûte, je rencontre un couple de Français : lui est ancien prisonnier des Stalags X. Il revient pour la première fois en Allemagne avec l'espoir de retrouver la fille de son ancienne patronne, une fermière. Mais pour aller vers Sandbostel, il fait le détour par Berchtesgaden afin de voir le repaire bavarois d'Hitler. Je n'ai pas noté le nom de ce camarade, mais j'ai retenu qu'il est de Saint-Seurin-sur-l'Isle en Gironde (Peut-être un lecteur saura-t-il de qui il s'agit). Voilà ! ces quelques mots échangés avec un compatriote sont ma dernière conversation en français.

Les villages et les villes allemandes m'impressionnent toujours par leur aspect cosu et soigné : pas un papier dans les rues, pas une affiche ou une inscription sur les murs. De plus, aujourd'hui, il fait soleil.

J'arrive chez mes amis à 14 h 20, mais chez eux il n'est que 13 h 20. Effusions habituelles et premier repas allemand. En trois semaines, je n'arriverai jamais à m'habituer, non pas tellement à la cuisine elle-même que je trouve agréable, qu'à la répartition des repas au cours de la journée. Tantôt on mange sans boire, tantôt on boit sans manger, et jamais à l'heure où on a faim ou soif.

La première démarche que nous faisons, Paula et moi, c'est d'aller au cimetière sur la tombe des grands parents, mes anciens patrons. Il est beau, ce cimetière, touffu d'arbres et de fleurs, sans grands monuments prétentieux, et les tombes n'y sont signalées que par des pierres dressées de petites dimensions et sans décoration.

Le soir nous allons voir le curé et je célèbre la Messe avec lui. Après la Messe, longue conversation chez le curé, à laquelle je ne comprends pour ainsi dire rien : c'est la schwabisch ! Dans toute maison où on est accueilli, je le vérifierai souvent, gâteaux et bouteilles de vin sortent tout de suite de leur cachette.

Dimanche 2 juillet.

Messe comme hier, même sermon que je ne comprends pas mieux. Puis, avec Ferdi et Paula, départ pour Horb où nous allons voir Elisabeth, la fille aînée. La route nous fait traverser Oberndorf-am-Neckar, et je salue au passage la Mauserfabrik, où j'ai fait mes premières armes de prisonnier : c'est une façon de parler, car si Mauser est effectivement une fabrique de fusils, canons et pistolets, nous n'y travaillions — de mon temps du moins — que comme terrassiers ou spécialistes en béton. C'est là que, près d'un collègue polonais dont la figure évoquait celle d'un phoque à moustache, j'ai appris, les pieds dans la gadoue, le seul mot polonais que j'ai jamais su : « pomao », doucement, tout doux ! Après mon départ, les prisonniers ont été « invités » à travailler à l'usine, à la fabrication des armes, et à ceux qui ont refusé, cela a coûté cher, n'est-ce pas Jacques FORT ? En passant à Oberndorf, un souvenir aux copains : LABORIE, BOUCHET, FOREST, VENOT, LEMOINE, MAIRESSE, TURPIN, HARDY le Montreuillois et tant d'autres que je ne peux citer.

Arrivée à Horb. Je revois Elisabeth, que je prenaux dans mes bras au moment des alertes : aucun scandale, elle avait un an ! Je dois dire que je ne la reconnaîtrai pas si je ne l'avais déjà revue, il y a 8 ans. Mais si, alors, elle était déjà mariée, Anja et Martin n'étaient pas encore nés. Qu'importe ? ces deux-là m'adoptent sur le champ et s'empressent de me faire admirer les dessins qu'ils ont faits au Kindergarten. J'admire sincèrement en leur trouvant un grand air de ressemblance pour le dessin et le choix des couleurs avec ce que font nos enfants de l'école maternelle : l'art n'a pas de frontières !

Elisabeth et Rüdiger habitent un pavillon en rez-de-chaussée, pratique, confortable, cosu, dans un quartier neuf en lisière de la ville. Elisabeth est professeur dans ce que nous appellerions un C.E.S., Rüdiger, ingénieur du Gaz.

Après le déjeuner, pour répondre à un désir que j'avais exprimé — revoir, si possible, tous ceux qui travaillaient à l'atelier ou au bureau entre 1940-45 — nous partons pour Nagold. Il y a là une ancienne ouvrière que nous appelions déjà « grand-mère » et qui a ajouté deux générations à sa descendance. Elle ne voit plus beaucoup, mais me reconnaît, avec son cœur plus qu'avec ses yeux. Je lui promets de revenir dans 5 ans, célébrer la messe de son centenaire. Ici encore, il faut boire le vin du pays et manger le « Notkuchen », le gâteau des visites inattendues que toute bonne famille allemande a dans ses réserves.

Lundi 3 juillet.

Le matin, j'accompagne Ferdi aux obsèques d'un collègue. L'assistance est rassemblée dans la chapelle du funérarium, hommes et femmes tout en noir. Musique, chants : tous chantent, à pleine voix. Le reste est comme en France : lectures bibliques et homélie du célébrant. A la sortie, Ferdi me présente, toujours dans les mêmes termes : « l'Abbé BRION, de Paris, qui a été prisonnier chez mon beau-père, qui est en vacances chez nous et dit la messe à Maria Konigin ».

Nous faisons ensuite un tour en ville pour voir ce qui est resté et ce qui a changé. Notre ancien commando de la Tannerie, remis à neuf, est l'entrepôt d'un marchand d'appareils sanitaire : baignoires, lavabos nous ont remplacés... Ils n'auraient pas été superflus à l'époque ! La ville s'est beaucoup développée et embellie ; des industries anciennes ont disparu, en particulier quelques-unes des fabriques de chaussures, d'autres sont nées. Aesculap et Chiron Werke sont toujours là. Ce qui me frappe, c'est la multiplication des Sparkasse, les Caisses d'Épargne ; il y en a 5 ou 6, il faut croire que les Allemands ont de l'argent à mettre de côté... Avec Paula et Ferdi, nous décidons de nous tutoyer : « Depuis le temps que nous sommes amis... »

L'après-midi, visite à une autre ancienne ouvrière, que nous appelions « la souris », en schwabisch « das Mäusele ». Elle est toujours vive quoiqu'elle ait, comme nous, 35 ans de plus. La maison de ses enfants chez qui elle habite, est neuve, bien équipée, bien meublée, avec, comme partout, une profusion d'instruments électro-ménagers. Il n'y a pratiquement pas de différence entre ce pavillon d'ouvriers et celui de mes hôtes. Ferdi m'explique que le gendre de « la souris » gagne bien sa vie comme polisseur, et que, d'autre part, l'éventail des salaires est bien moins ouvert qu'en France. D'une façon générale, il me semble que mes amis ne font aucune attention à la situation sociale de leurs interlocuteurs. Ils disent à leur ancienne ouvrière « Madame », et elle les appelle Ferdi et Paula ; quoiqu'ils aient, à quelques années près, le même âge qu'elle.

Après le « diner » (si on peut dire), nous regardons la Télé. Elle me paraît assez peu folâtre et même très médiocrement distrayante, ou bien est-ce à cause du choix des programmes par Ferdi ? Pendant tout mon séjour, je subirai beaucoup de débats, de tables rondes, d'interviews sur la politique ou l'économie (les problèmes économiques, sujet favori de la Télé allemande !) et de rares fois j'aurai droit à une émission de variété type « Intervilles » ou une comédie dont l'humour ne me paraît pas d'une légèreté de plume !

Mardi 4 juillet.

Ferdi et moi, nous allons à la Schuhfabrik Karl Binder. Le personnel est en vacances, mais le fondé de pouvoir, Herr Klemmer, est à l'usine. En guise d'accueil, il m'invite à choisir une paire de chaussure qui m'est offerte, je ne saurai jamais par qui. Est-ce un geste de réparation à l'égard des prisonniers qui ont travaillé là ? Nous buvons, dans son bureau, une eau-de-vie de poires. Puis il nous emmène chez lui, et nous parlons de son ancienne équipe de K. G. Il me cite des noms. Sa femme sort une photo, mais elle est floue et je ne peux reconnaître personne, ni leur donner des nouvelles qu'ils me demandent des uns et des autres. Qui croirait, camarades, que vous êtes restés si présents à la mémoire de votre ancien patron ? Nous buvons du whisky. Le fils Klemmer est en vacances en France ; il a envoyé une carte postale de l'île de Ré. Intérieurement, je savoure la situation : être après 35 ans dans cette Fabrik dont j'ai si souvent entendu parler. Je ne peux évidemment raconter tous les tours que les K. G. ont joués au patron : les courroies de sandales montées à l'envers, et tant d'autres... Le cadeau que l'on vient de me faire me paraît à la fois une ironie des choses et un geste de fraternité qui me touche.

Après le déjeuner (sans guillemets cette fois !), nous prenons la route du Donautal vers l'abbaye bénédictine de Beuron. Nous y étions allés un beau dimanche de 1944, à pied, avec nos gardiens, mais l'abbaye était alors surtout un hôpital militaire, et nous n'avions pu la visiter. Avant d'arriver, nous nous arrêtons au point de vue d'où l'on voit le monastère campé au bord du Danube qui serpente au fond de l'étroite vallée entre des rochers à pic. Il n'est pas bleu, le Danube, mais vert parmi les sapins, les ruines des châteaux. C'est à la fois reposant et grandiose.

Nous arrivons à l'abbaye un peu avant les Vêpres. Autant l'église abbatiale est exaltante dans son baroque aux couleurs vives, autant le retable de l'autel et la chapelle latérale (en style Beuron de la fin du 19^e siècle) me semblent lourds, froids, sans âme et esthétiquement discutables. Vingt-deux moines chantent les Vêpres en latin (moins bien que les bénédictins français).

Au retour, nous passons à Fridingen, où Ferdi me fait admirer une maison peinte du 16^e siècle et d'autres maisons à colombage. Ce qui domine dans ces petites villes, ce sont les souvenirs de la fin du Moyen Age, 14^e, 15^e siècles, et le Baroque du 18^e.

A la Télé, le soir, révélation sur les activités de guerre de Hans Filbinger, ministre-président du Wurtemberg, qui, étant juge militaire en 1945, a condamné à mort pour désertion plusieurs matelots. L'émission montre les textes des jugements, extraits des archives de la dernière guerre. C'est une affaire qui démarre et qui va faire du bruit. La Télé et la radio y reviendront tous les jours pendant toutes mes vacances. Les cartes de la météo ne sont pas plus encourageantes que les autres soirs.

Mercredi 5 juillet.

C'est le jour de la visite à Irmgard, la seconde fille de Paula et Ferdi. Nous roulons vers Tübingen ; c'est un paysage différent de celui de la vallée du Danube, avec des horizons plus dégagés : c'est notre Jura. Nous traversons Rottenburg, puis Tübingen et nous arrivons à Jettenburg, un village voisin de Tübingen. Joie de se revoir, de faire la connaissance des enfants : David, Jacob, Eva, Bernhard, le mari d'Irmgard, qui est un

réfugié de l'Est, est un garçon chaleureux. Bien qu'il est pris l'habitude de parler le schwabisch avec les autres, avec moi il fait toujours l'effort de parler distinctement un allemand précis, le « hochdeutsch » des livres. Est-ce parce qu'il est professeur d'enfants mentalement retardés, ou parce qu'il est mon ami ? Je laisse la question en suspens ?

Après le déjeuner, Bernhard, les enfants et moi, nous allons faire du canot sur le Neckar, puis nous visitons le centre de Tübingen : c'est une ville universitaire depuis le 15^e siècle, mais en juillet les étudiants sont en congés, et on rencontre surtout des touristes. Et c'est vrai que la ville mérite les trois étoiles des guides avec ses rues escarpées, ses maisons admirablement entretenues ou parfaitement restaurées.

Le soir, à la Télé, une dramatique sur un épisode de la dernière guerre : « Berliner Antigone ». Je fais la remarque à Ferdi que les allemands n'arrivent pas à se débarrasser de la guerre et, semble-t-il, de leur mauvaise conscience. Il me répond : « C'est dommage qu'une émission comme celle-là soit si tardive. Ce sont les jeunes qui devraient voir de tels films ».

Jeudi 6 juillet.

Le matin, courses en ville et correspondance. L'après-midi, avec Paula, promenade à pied dans les bois, interrompue par la pluie.

Le soir, à la Télé, le film de Chantal Ackermann « Les rendez-vous d'Anna », un film belge qui n'a pas encore été projeté en France et qu'on donne dans sa version originale : ce sont les premières paroles françaises que j'entends depuis mon arrivée.

Le matin, je parcours le journal, mais ma méconnaissance de l'allemand (du langage abstrait surtout) et la longueur décourageante des mots ne me permet pas de savoir ce qui est réellement en question dans les problèmes abordés, par exemple l'affaire Filbinger. De plus, il y a des problèmes que je ne peux pas discuter avec Ferdi : pour lui, un catholique, l'adhésion à la C.D.U. (démocratie chrétienne) va de soi. Le communisme est absent de la vie politique allemande, et les Allemands, au moins ceux avec qui j'ai parlé, en ont une peur panique ; cela ne peut pas être une des composantes de la vie politique.

J'entrevois bien des aspects de la vie publique que j'aimerais approfondir, mais mon ignorance de la langue ne me le permet pas. La façade de l'Allemagne est rassurante : il n'y a pas de pauvres, « ou, s'il y en a, c'est par leur faute », me disait Paula. Tout est bien : les rues sont propres, (je n'ai vu trois papiers par terre qu'à Tübingen, cela m'a presque soulagé !), les gens traversent quand les feux le leur permettent, les magasins sont toujours crépies à neuf, les magasins regroupés de marchandises, il y a plus de gadgets pour la vie courante que partout ailleurs, à l'église tout le monde chante et répond, aux enterrements on s'habille en noir dans la rue on salue d'un « Grüss Gott » tous ceux que l'on croise, les enfants saluent aussi, à la télé il y a une quantité d'émissions instructives et de débats (hier soir encore sur l'Europe à se faire). Il me semble que tout cela est extérieur cosu et rassurant, est le signe d'une volonté d'oublier ou de réparer un passé dont on a honte ou dont on a souffert. Finalement, l'idéal des Allemands n'est-il pas, non le confort matériel qui semble à première vue le but des efforts de tous, mais la recherche d'une bonne conscience ? Comme je regrette de ne pas mieux savoir la langue pour avancer dans la réponse à cette question ! Mais il me semble en tout cas que la poser permet déjà de nuancer l'image

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

un peu trop simpliste que bien des prisonniers ont gardées de l'Allemagne et des Allemands.

Vendredi 7 juillet.

Conversation avec Paula : elle se désole parce qu'Irmgard et Bernhard ne se sont pas mariés à l'Église. Mais elle est catholique, lui protestant, et chacun des deux n'a voulu céder. Les enfants ne sont pas baptisés. Bernhard, qui prie le soir avec eux, dit qu'ils choisiront leur religion quand ils auront 14 ans. Je dis à Paula que Bernhard est plus français qu'allemand, que c'est pour cela que je me sens proche de lui (je comprends même mieux sa langue, parce que je comprends mieux sa pensée). N'est-il pas en réaction contre les Églises qui influent trop sur les gens, qui pèsent trop sur eux ? Ne souhaite-t-il pas que ses enfants trouvent un « espace de liberté » pour découvrir comment engager leur vie ? Les Églises offrent-elles cet espace de liberté ? Paula reconnaît que l'appareil ecclésiastique allemand est pesant, et qu'il ne s'agit pas uniquement d'apprendre à obéir.

L'après-midi, je vais en voiture, sous une pluie battante, jusqu'à Balingen, rendre visite à Frau Schneider, la sœur de Rosa Jeannesson. Elle m'accueille avec beaucoup d'amitié, et nous passons un bon moment à bavarder.

Le soir, au cours du « repas » (toujours des guillemets !) Ferdi me demande si beaucoup de prisonniers français ont ainsi conservé des liens. Il me cite des prisonniers allemands qui retournent en France chez leurs anciens patrons. Je lui réponds que ce n'est possible que si les gens se sont vraiment connus, c'est-à-dire la plupart du temps dans de petites entreprises.

A la Télé, une émission cherche à faire participer les téléspectateurs à la recherche des criminels et des voleurs. Cette émission a beaucoup de succès. Ferdi me dit qu'il regarde toujours cette émission, pour le cas où il pourrait aider la police. J'hésite à dire

que j'en pense, mais je ne suis pas du tout d'accord pour transformer les braves gens en détectives bénévoles. A la police de faire son travail ! Je ne crois pas d'ailleurs qu'une telle émission serait très prisée chez nous. Et voilà un trait de mentalité qui nous différencie radicalement des Allemands.

Samedi 8 juillet.

L'après-midi, nous allons en voiture jusqu'au Witthoh, qui est un point dominant au sud de Tuttlingen, et d'où on devrait voir les Alpes suisses : la Jungfrau, l'Eiger, et aussi le Bodensee. Comme il fait gris, on ne voit rien de tout cela, mais le cercle de collines et de montagnes qui nous entoure est bien beau tout de même.

Après la Messe du soir, que j'ai célébrée, je retrouve à la sortie Egon Schwartz qui était notre petit garçon de courses d'une dizaine d'années, et qui en a maintenant 47. Il est grand gros et père de famille. Il me rappelle des anecdotes du temps de la captivité.

A la Télé, en regardant une émission de variétés type Intervalle, folklorique et bon enfant, j'ai envie de demander : « Comment un peuple si gentil, si chaleureux, a-t-il pu faire confiance à un Hitler ? Le côté « gemütlich » de l'Allemagne n'est-il qu'un paravent de sa violence innée ? »

Dimanche 9 juillet.

Je devais célébrer la Messe de 8 h 30. Mais arrive l'Evêque auxiliaire de Rottenburg, avec la même intention. Je lui cède la place. Il me reste la Messe de 10 h 30.

L'après-midi, café et gâteaux chez Hanni, la sœur aînée de Paula, célibataire. On me montre une photo prise vers 1918 où mon ex-patrons, en uniforme, pose avec sa femme et ses trois filles qui ont entre 5 et 8 ans. La jeune maman est svelte, blonde et rêveuse, lui est un bel homme mince. Quand je les ai connus, il était épais, elle lourde avec de mauvaises jambes pleines d'ulcères. Et je me rappelle sa crédulité pour accueillir les nouvelles les plus extravagantes que nous lui débitons en arrivant à l'usine le matin : « Savez-vous combien l'Allemagne a déjà perdu d'hommes dans cette guerre ? Non ? 10 millions ! Si, si, c'est la radio qui l'a annoncé ! » ou bien « Vous avez entendu ce matin à la radio : ils ont dit que les chars soviétiques ont survolé Berlin ! » Et les invectives de Jules Calonne (qui en était, il est vrai, à sa deuxième captivité) : « Toi, après la guerre, en Sibérie, pour piocher la terre ! » Ce n'était peut-être pas dans le fond bien méchant, mais comment aurais-je pu dire ou laisser dire cela si j'avais eu sous les yeux la photo de cette jeune femme blonde et triste, déjà marquée par une guerre que son mari était parti faire, la laissant avec les trois petites filles ? Pourquoi cette agressivité, au moins de surface ? Elle n'est pas dans ma nature. La situation de prisonnier est une situation de violence, qui fausse les rapports. En fait, elle n'est qu'une des situations créées par la guerre, mais toutes sont fausses et font autant de mal du côté de l'agresseur que du côté de l'agressé.

(A suivre)

J. BRION.

Comité directeur de l'Amicale VB-VABC

Président
LANGEVIN (VB)

Vice-Présidents
STORCK (X), VIALARD (V), LAVIER (X), SCHROEDER (V).

Secrétaire Général
ROSE (VB).

Secrétaires Généraux Adjointes
PLANQUE (V), LENHARDT (X), JACOB (X).

Trésorier
GEHIN (V).

Trésoriers-Adjointes
PETERSEN (V), BROT (X).

Journal « Le Lien »
PERRON (V).

Membres
BRANDT (V), GAUDRON (V), CADOUX (X), PONROY (X), LAISSY (X).

Délégué pour la Belgique : ISTA.

Commissions

Journal : Président H. PERRON.
Membres : LE CANU, LENHARDT, ROSE, VIALARD.
Propagande : Président : R. LAVIER.
Membres : BRANDT, DELMAS, STORCK, LABORIE, VIDON, PONROY.

Relations sociales : Président : L. PLANQUE.
Membres : JACOB, GAUDRON, BRANDT, STORCK, RYSTO.

Fêtes : Président : P. PONROY.
Membres : BRANDT, LAISSY, REIM, SCHROEDER.

Relations avec la Province : STORCK, LAVIER, HADJADJ.
Porte-drapeau : DARCHIS.

L'ALSACIEN

Dimanche ! Devant mon regard étonné, Mme Krannbitter me donne quelques explications, qu'elle est nullement obligée de me fournir. Son mari est chef des Croix Gammées du pays, cela je le savais... Aujourd'hui dimanche, il a revêtu un magnifique costume jaune canari, avec poignard à glands et la casquette rutilante. Il paraît que grâce à cela « ils » ont certaines compensations... C'est possible, mais dans le fond j'en déduis que « Madame » ne pense pas comme « Monsieur ». Elle est Suisse, lui est Allemand, tous les quatre parlent le français correctement. Ils ont habité deux ans en France et en conservent un bon souvenir.

Mais enfin, pour revêtir cet uniforme, il ne faut pas avoir le sens du ridicule. Je pense qu'il est un peu inconscient, car c'est un brave homme. Je ne m'attendais pas à trouver dans cette famille, aux trois quarts Suisse, un chef des croix gammées. Aujourd'hui il va faire un cours et présider une parade.

Pour ma part, je ne travaille pas ce dimanche. Après le repas de midi, le Wachtmann me ramène au kommando à 1 h 30, en faisant sa tournée de ramassage. Puis, nous partons tous ensemble voir un kommando voisin composé de douze prisonniers. « Cela vous fera plaisir de voir de nouveaux camarades ! ».

Pour dimanche prochain, le gardien veut organiser une partie de foot-ball ; il demandera un ballon à Villingen. Cette proposition n'a l'air d'enchanter personne. Prenez des initiatives et voyez-en la récompense ! Ce Wachtmann est bien comme on me l'a dépeint : un drôle de type, mais un bon type !...

J'ai remarqué que les deux filles sont habillées court, des robes jusqu'aux genoux ; plutôt dodues ces Fraülein, mais un beau teint bien frais, des peaux lisses et pas de rouge à lèvres. Avec leurs petites nattes dans le dos ou sur le côté, je trouve cela sympathique.

Le Wachtmann est rentré pour parler avec les propriétaires ; c'est la première fois depuis mon arrivée, en dehors des heures de rentrée et de sortie... Je viens de savoir pourquoi : c'est Mme Krannbitter qui me l'apprend. Il leur a raconté que je m'étais déjà évadé et elle me demande, ainsi que ses deux filles présentes, de ne pas partir de chez eux, si j'ai l'intention de recommencer. Je réponds sans trop me compromettre, mais cela me donne à réfléchir, car voilà un cas de conscience qui se pose.

Sur le chemin du retour, le Wachtmann me dit qu'il a appris cela à Villingen et surtout, ajoute-t-il : « Ne vous évadez pas du kommando. Si vous recommencez, partez de l'hôtel ! » Ce pourrait être comique mais je prends cela au sérieux. Mes employeurs sont très gentils avec moi, ils sont loin d'être comme le sacré Bauer de Schonwald. D'un autre côté, si je m'évade du kommando, le Wachtmann sera changé. Il ne doit pas y en avoir beaucoup comme celui-là dans le « Gross Deutschland ». Mon choix est fait immédiatement, je ne peux que partir du lieu de mon travail...

Il y a du nouveau au kommando. D'abord toutes les serrures ont été revisées, puis deux énormes verrous supplémentaires mis en place, ce qui fait quatre... Cela a amusé tout le monde : le Wachtmann est un homme précautionneux. D'autre part, tous ont appris ma pré-

cedente évasion... Que de questions auxquelles je réponds avec plaisir, faisant ainsi ma petite propagande contre quelques loustics qui, depuis huit jours, disaient pas mal de bêtises sur des faits qu'ils ne connaissaient pas... Demain, jour de semaine, nous n'irons pas chez nos employeurs. Le Wachtmann veut nous faire nettoyer notre baraque de fond en comble et, estime avec sa bonne logique, que ce travail ne doit pas être pris sur nos loisirs du dimanche.

Non, je ne peux pas m'évader de ce kommando avec un Wachtmann pareil ! Il est unique ! Si le « Führer » savait cela, il s'en étranglerait !

J'ai su, par lui, comment il avait appris la nouvelle ; ce sont ses collègues de Schonwald qui l'ont mis au courant.

Au départ, le Wachtmann pensait que cela m'impressionnerait de savoir que Villingen l'avait averti. Puis, à la réflexion, il a préféré me recommander, si j'avais l'intention de repartir, que ce soit de mon lieu de travail, mais pas d'ici. J'ai dit « oui ».

L'Alsacien s'est réveillé... Il veut que je l'emmène si je m'évade à nouveau. Je lui fais observer qu'il est avantageux et qu'il peut prendre le train jusqu'à Freiburg, passer le pont de Kehl avec les travailleurs. S'il faut une carte, il peut se débrouiller et arriver en zone libre... Mais non, ce qu'il veut, c'est m'accompagner et passer la frontière clandestinement...

Je viens de recevoir un colis, le premier : 5 boîtes de conserves, 1 kilo de sucre, un cake fait à la maison au bon beurre, des fruits confits. Ici, je suis bien nourri et cela m'ennuie de recevoir, dans les circonstances actuelles, quelque chose qui puisse priver les miens. Mais cela me décide à partir : j'aurai ainsi des provisions de route.

C'est décidé pour demain. L'Alsacien a pris ses précautions. Son sac tyrolien, son appareil photo, une bouteille de bière et toutes sortes de vivres sont cachés dans les bois. Demain après le dîner, à 18 heures, nous partirons, lui de son côté, moi du mien... Nous nous retrouverons dans la forêt... Et en avant l'aventure !

Nous porterons le sac tyrolien à tour de rôle. Ma musette sera mise dans son sac et servira à envelopper les provisions. J'ai décousu les bretelles auxquelles j'ai fait des boutonnières aux extrémités. A la musette j'ai placé deux boutons ce qui me permettra de la remettre à l'épaule si je le désire (une musette est typiquement française).

Tous les copains savent que c'est pour demain. Si je réussis, j'enverrai une carte avec une phrase conventionnelle. Si je ne réussis pas et qu'ils l'apprennent, il ne faut pas qu'il se décourage. Ils n'auront, eux aussi, qu'à recommencer, car ils m'ont dit leur intention d'en faire autant... « J'espère bien, ai-je ajouté, nous ne devons pas croire aux bobards, nous y avons déjà trop cru ! » Comme la première fois, je refuse les lettres destinées aux familles.

« Auf stehen ! » Levez-vous ! J'emporte avec moi mes dernières affaires, rasoir, savon, etc... Nous ne pouvons nous dire au revoir, mais le peu que nous disons est à double sens...

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, avenue de Saint-Mandé
PARIS 12^e — Métro : NATION

Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X ABC

Les quatre Krannbitter, l'Alsacienne, l'Alsacien sont tous autour de moi. Nous nettoions la cuisine comme d'habitude. Il est 14 h 30, car les clients sont moins nombreux. Je fais mon travail avec soin, j'aime la besogne bien faite. Il me tarde d'avoir donné le dernier coup. Et voilà, j'ai quitté le tablier et le bonnet de chef ! Je tourne dans cette cuisine ; voici des jours que j'y mange midi, soir et matin. Je n'en suis pas à une minute près...

La maison est derrière moi, le village s'éloigne. Tous les jours, je venais ici faire un tour, m'asseoir sur ces énormes billes de bois ou cueillir des mûres dans ces fourrés pleins de ronces... Maintenant je vais plus loin, jusqu'à la Croix !

L'Alsacien est déjà arrivé... Sous deux stères de bois coupés, il découvre son sac... Un peu plus loin nous nous arrêtons pour le changement de costume, c'est-à-dire déshabillage de mes vêtements militaires rhabillage en civil...

En route de nouveau et pour de bon, direction : « Plein Sud ». C'est une belle forêt, moins sauvage que lors de ma dernière randonnée, plus aérée, avec de nombreux sentiers parallèles. Plus grand, plus mince que Salvadora, l'Alsacien a une allure rapide. Nous prenons peu de précautions, ma première expérience m'ayant appris à dépister les points dangereux. Si nous sommes arrêtés, c'est lui qui répondra.

18 heures. Cette partie de la forêt est plutôt chaotée, nous sautons, enjambons, rampons pour éviter les fourrés épais... Nous venons de déboucher dans une plaine couverte de champs de céréales ; des paysans travaillent encore, profitant des derniers rayons solaires.

On nous voit de loin et quelques têtes se détournent pour nous examiner... Devant nous, des bois apparaissent de nouveau, encore très éloignés. Mais il y a de plus en plus de paysans, et pourtant, nous ne pouvons revenir en arrière, cela éveillerait les soupçons. Les cultivateurs occupent tous les chemins, aussi coupons-nous à travers champs, foulant de grandes tiges de céréales sous nos pieds... Nous approchons du bois quand nous sommes interpellés par un homme, qui a vu la scène. L'Alsacien dit quelques mots en allemand, qui font lever le poing à l'homme en colère... Nous nous engouffrons sous les arbres pour échapper aux regards...

Nous avons chaud et soif, faim aussi ; nous décidons de faire une halte dans une sapinière bien touffue, mais ouverte un peu au soleil.

L'Alsacien ouvre son sac, que de provisions ! Nous ne mourrons pas de faim ! Comme boisson, c'est plutôt maigre, une bouteille d'eau qui pétillait et que nous vidons sans pouvoir nous retenir. Une énorme boîte de langue de bœuf, du bon pain bis. Je sors mon cake et lui une bouteille de Cognac Camus 4 étoiles, V.S.O.P. Nous en arrosons le cake et nous régalons, mais quelle soif !

Nous buvons l'alcool à même la bouteille, ce qui nous rend un peu gris. L'idée nous prend alors de nous photographier, la bouteille à moitié vide à la main... Il n'est plus question de repartir ; un petit somme là-dessus devient obligatoire... Pour l'instant c'est une évasion agréable : nous parlons gaiement et l'Alsacien fait des projets...

L'humidité du soir nous tire de notre somme. Dans la nuit, il n'est plus question de prendre les bois... Nous abandonnons la route qui se dirige trop Sud-Est, et qui nous conduirait certainement à gauche de la poche de Schaffhouse.

Quelle idée avons-nous eue ! Une rivière nous barre le chemin. Faut-il la suivre à droite ou à gauche ? Pour faire compensation, nous décidons de reprendre à gauche. Nous sommes dans des hautes herbes et nous voilà mouillés jusqu'à la ceinture... Si c'est la Brigach, nous ne devons pas la couper, à moins que ce ne soit un de ses affluents, lequel est signalé sur notre carte, mais sans nom. Nous avons déjà traversé des cours d'eau mais pas de cette importance.

Nous refaisons le chemin parcouru et perdons une heure et demie pour, en fin de compte, retomber sur une route qui doit être la même, mais à un point différent.

On croirait que nous venons de prendre un bain, mais nous en avons profité pour apaiser notre soif. La bouteille a été remplie, ce qui fait un cognac à l'eau... Ayant enfin trouvé un pont, nous coupons cette importante voie d'eau en obliquant sur notre droite. A travers de grands prés à bétail, nous enjambons clôture sur clôture... A cette allure record, nous pourrions au petit matin, être en vue de la poche de Schaffhouse.

Silencieusement nous marchons sur des tapis d'herbe... « Halte ! » Une lumière nous aveugle, un défilé d'arme automatique se fait entendre. Nous sommes tellement surpris que nous n'avons aucune réaction. La lumière nous éblouit à quelques mètres. On nous parle

(Suite page 8)

L'ALSACIEN (suite)

en allemand et nous voyons poindre sur nous un fusil presque à bout portant. L'homme ne demande aucune explication, il nous dit de passer devant lui et de marcher...

C'est tellement inattendu et contraire à toutes suppositions. Nous ne l'avons pas entendu marcher, nous sommes dans un pré, en dehors de toute agglomération, de toute route, de tout chemin et même de tout sentier. Il n'y a pas de poste de garde, de cahute, rien. Alors ? Nous venons de quitter les prés et sommes à nouveau sur la route, l'homme toujours derrière nous... Au loin nous voyons se profiler une habitation, et plus loin encore des pylônes.

Nous voilà au poste de garde. C'est vraiment trop bête ! C'est la seule pensée qui me poursuit, la seule réaction de mon esprit.

L'Alsacien fait triste mine. Cette fin aura des conséquences plus graves pour lui que pour moi. Il est trop jeune pour supporter certaines choses, pas assez sûr de lui pour pouvoir lutter... Cet énorme appareil administratif allemand pèse déjà sur lui depuis des mois...

L'interrogatoire commence, sans brutalité, mais non sans vacarme. Le soldat à raconté l'histoire de notre rencontre. L'Alsacien, d'une voix basse me le traduit. Il était au village voisin avec sa petite amie et, sachant qu'il était en retard pour prendre son tour de garde, il a coupé à travers prés pour aller plus vite. C'est simple, mais pas pour nous. C'est lui qui nous a entendus le premier, quatre pieds d'un côté, deux de l'autre... Histoire plutôt bête en vérité !

L'Officier me pose des questions idiotes, à moins qu'elles ne soient à double sens ! « Pourquoi vous êtes-

vous évadé ? — Parce que c'est mon devoir. — C'est Pétain qui vous l'a dit ? — Je n'ai pas à recevoir d'ordre de Pétain. — Vous êtes soldat, vous devez obéissance à votre chef. — Je suis prisonnier, mon devoir d'homme passe avant tout... »

Et si je sautais d'un bond par la fenêtre, dans la nuit, je pourrais, en faisant des crochets, échapper aux balles... Pas sûr... Si le poste est de plain-pied, les fenêtres sont à plusieurs mètres de hauteur, le terrain n'est pas plat... L'interrogatoire se termine ainsi que la fouille du sac tyrolien... L'Officier me regarde sans rien dire : c'est moi qui pose la question... « Où suis-je ? — Vous ne le savez pas ? — Non. — A 5 kms de la frontière »...

A 5 kilomètres de la frontière ! Nous avons marché si vite, malgré le retard de la rivière, que j'en suis étonné. Si près du but ! Moins que la première fois, mais tellement plus vite, 13 heures de marche : il est 4 heures du matin.

Nous sommes au centre d'un triangle : Wangen, Stuhlingen, Mauchen... J'apprends tout cela par l'Officier, moins arrogant que tout à l'heure. De Pétain, il en a plein la bouche ! Et toujours cette question que je trouve idiote : « Pourquoi vous êtes-vous évadé ? »

L'Alsacien me donne sa musette et nous partageons les provisions qui restent.

Un policier civil arrive, c'est pour nous. Nous montons dans une voiture cellulaire et, en route pour la ville la plus proche, ayant une prison...

J'ai encore la mémoire visuelle de cette ville. Grande, animée, de larges avenues et boulevards, mais le nom m'échappe. La prison est importante... Avant d'y entrer, l'Alsacien et moi nous souhaitons mutuellement bon courage. A l'intérieur, nous sommes séparés, lui à titre civil, moi comme prisonnier... Il ira certainement re-

joindre un front de travail... En douce je lui dis de ne pas désespérer, qu'à la première occasion il se sauve mais il paraît démoralisé...

Cette prison est plus confortable que la précédente, une cellule d'un blanc éblouissant, haute, avec une lucarne à deux barreaux en croix. Je peux voir une branche qui bouge... Un bat-flanc pour plusieurs détenus. De colère je lui donne un grand coup de pied. Je tape contre le mur de dépit et me fais mal aux mains, mais cela me calme.

Allongé sur le bat-flanc, le pied douloureux dans mes mains, je me reproche cet accès de fureur inutile.

Je reste quatre jours seul, quatre longs jours monotones, d'autant que je n'étais pas fatigué en entrant. Assis en tailleur, à l'opposé de la lucarne, les reins et les omoplates collés à la pierre froide, je vois la croix des deux barreaux... La branche se balance mollement. Si le vent s'arrête, peut-être s'immobilisera-t-elle ? Quelquefois un oiseau s'y pose, l'espace d'un instant... Mon rêve l'accompagne dans des îles lointaines où règnent liberté et bonheur...

Petit oiseau des îles...
Voltigeant dans les nues
Des îles de l'amour
Où les filles sont nues
Qu'apportes-tu des îles
Apportes-tu l'amour ?

Comme un cadran solaire, la croix grandit sur le mur s'allonge et emplit toute la paroi. C'est un décor de théâtre ! Mon esprit est ailleurs... Que peut-on contre lui ?

(Plein Sud),
Marc POTALIER.

INSPECTION AU CAMP

Il faut se hâter de conter les histoires de captivité tant que la matière est encore fraîche. Dans peu de temps, on nous traitera de radoteurs.

C'est le destin de toutes les épopées de finir en radotages, mais c'est ainsi que se crée la légende. A vrai dire, notre aventure ne fut pas une épopée et l'histoire que je vais vous conter ici n'ajoutera rien à la légende des « Gefangene ».

Ce n'est d'ailleurs pas à proprement parler une histoire et je verrai plutôt la chose comme un gag amusant et authentique dans quelque film sur la vie de prisonniers en Allemagne.

Une de nos surprises et aussi une de nos contraintes de la captivité ont été les latrines à plusieurs places. Selon le caractère et la faculté d'adaptation de chacun, l'effet de surprise et la contrainte durèrent plus ou moins longtemps. J'en ai connu qui, au début, préférèrent la constipation à ce relâchement collectif. (Ce qui, avec la dysenterie de leur camarade, faisait une moyenne raisonnable quant à l'état sanitaire des camps, dans les premières semaines de la captivité, au temps de la grande misère).

A la longue on s'y fit : certains y prenaient même du plaisir. Cette intimité permettait avec vos voisins des conversations cordiales et généralement bien inspirées. Les bouteillons trouvaient là un terrain particulièrement propice à leur développement. Enfin, dans un ordre pratique, grâce à cette forme publique d'un acte généralement confidentiel, la propreté des lieux y gagnait : eu égard au voisinage, le commun prenait des précautions.

Malgré tous ces avantages, d'autres recherchaient toutes les occasions de solitude, car l'établissement avait ses heures creuses. Ceux-ci étaient des délicats — ou tout simplement des égoïstes — en principe des types de la confiance, des loisirs ou du personnel fixe du camp qui pouvait profiter des heures du

matin ou de l'après-midi pendant lesquelles leurs camarades moins favorisés, étaient au travail hors des barbelés.

Un jour donc, j'étais aux latrines où douze sièges royaux m'avaient donné l'embarras du choix et, béatement assis sur l'un d'eux, je jouissais du silence et attendais l'inspiration quand je vis arriver le Hauptmanlager.

« Bon, pensais-je, il va me demander ce que je fais là, et comme nous ne parlons pas la même langue, cela risque d'être compliqué... »

Mais Goetz n'était pas seul : il précédait deux généraux, deux vrais généraux à revers rouges, suivis de quatre ou cinq officiers d'état-major avec leur petit sabre : la visite habituelle du camp, cette visite qui, si longtemps à l'avance, mettait nos gardiens sur les dents et les chefs de baraques dans les transes.

Et voici tout ce beau monde qui pénètre plus avant dans l'établissement, délibère un instant et, gravement défile autour des sièges dont j'occupais l'un d'eux.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Ce que j'ai fait, c'est-à-dire : rien. La situation ne prêtait pas au geste héroïque... ni au mot historique... Assis sur mon trône, je me contentais de recevoir l'hommage involontaire d'une cour si rutilante.

Et j'ai bien ri quand je me suis retrouvé tout seul.

Et comme à toute histoire il faut une moralité, vous conviendrez, avec moi, que notre confort était le plus cher souci de la Wehrmacht puisque ses généraux s'intéressaient de si près à notre « digestion ».

Si seulement, prenant le problème par une autre extrémité, ils s'étaient penchés avec la même sollicitude sur notre cuisine.

André MEYSONNADE.

Nos camarades de la Loire nous communiquent

L'Association P.G. de la Loire (Société nationale Médico Chirurgical Dentaire des C.P.G.) a créé à Bellegarde-en-Forez (Loire) le Foyer-résidence « Alexis-Bonnet » afin de satisfaire un besoin de plus en plus ressenti et exprimé de nos camarades atteints par ce qu'il est convenu d'appeler le troisième âge.

Ce Foyer-résidence est remarquablement situé. Adossé aux contreforts des monts du Lyonnais, ouvert sur

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature.

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 75009. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D.

la plaine et les monts du Forez, il est très bien desservi par la route et la voie ferrée et à proximité de deux stations thermales.

Il sera en mesure de fonctionner dès octobre 1978. Il comprend quatre-vingt logements individuels et comporte en outre des équipements collectifs telles que salles de rencontre, bibliothèque, télévision, restaurant, ergothérapie, un cabinet de consultations médicales avec infirmerie.

L'établissement est ouvert à tous les ACPG, CTMM, déportés du travail, qu'il s'agisse de personnes seules ou de couples quelque soit leur département d'origine.

Pour tous renseignements, en vous recommandant de l'U.N.A.C. s'adresser à : Association d'Entraide aux Familles de la Société Mutualiste Nationale M.C.D. des P.G. et V. de G. 12, Cours P.-L. Buis 42026 Saint-Etienne Cedex. Tél. (77) 32-04-60.

De nos camarades Sarthois PARC DE BELLEVUE

Nous portons à la connaissance de nos lecteurs, la très intéressante réalisation « troisième âge » de nos amis sarthois :

VILLAGE RETRAITE A DOLON (Sarthe)

Pavillons de type F1 bis et F2. Réservés aux personnes de nationalité française bénéficiant d'une retraite professionnelle d'ancienneté ou d'un avantage de vieillesse et âgées au moins de 60 ans.

Les résidents apportent leurs meubles (linge et vaisselle compris) dans la limite compatible avec les dimensions des pièces. Ils peuvent ainsi reconstituer le cadre habituel de leur existence, sans aucun dépaysement.

Possibilité d'aide ménagère. Les loyers sont payables mensuellement à terme, dès le dernier jour du mois. Les charges font l'objet d'une évaluation trimestrielle et sont payables par tiers en même temps que le loyer (éclairage et eau des parties communes, ordures ménagères, nettoyage et entretien des extérieurs).

Renseignements et admission : — Direction des Foyers résidentiels 72390 Dollon. — ou à : A.D.C.P.G. de la Sarthe, 14, rue du Père-Mersenne, 72000 Le Mans.

Un peu de poésie

A cette époque, la France souffrait d'une occupation très dure, les routes et les ponts étaient souvent coupés, le ravitaillement manquait, mais nous étions informés grâce au téléphone arabe (radio clandestines). Les fêtes de Noël étaient bien tristesses et je crois que cette prière reflète bien notre état d'âme de l'époque. Je la dédie à tous mes camarades qui l'ont vécue comme moi. Bien fraternellement à tous !

**

Du journal « Maintenir » Stalag XVIII.

Prière au Père Noël

NOEL, te voici revenu près de nous
Nous t'avions demandé (c'était un rêve fou)
Déjà la dernière fois, en ta courte visite
De te mettre pour nous, bien vite à la poursuite
Dans tes grands magasins si bien achalandés,
Et découvrir enfin ce jouet désiré,
Si grand, si magnifique, qu'on appelle : Liberté !
Mais bon Papa NOEL tu ne l'as pas trouvé !
Pourquoi ce vœu ardent ne fut pas exaucé ?
Sur ta bonté divine, me serais-je trompé ?
Depuis ma tendre enfance, tu m'avais habitué
A me donner toujours les choses désirées !
Te souviens-tu NOEL, comme tu m'avais gâté,
Lorsque tu remplissais la grande cheminée
Que papa et maman, prudents et avisés,
Pour te mieux recevoir, n'avaient pas allumée.
Ah ! Quel mal avais-je eu, ne voulant pas dormir,
Sachant que c'est par là que tu allais venir ;
Mais le marchand de sable m'a fermé les paupières ;
Je m'endormis ainsi, meublant de belles chimères,
Mon cœur et mon cerveau, ne pensant plus qu'à toi !
Je t'aimais tant vois-tu, j'avais confiance en toi.
Un jour ma joie fut grande, mon amour plus profond
Tu m'avais apporté de beaux soldats de plomb.
Ils étaient magnifiques, en tenue chamarrée,
Brillant de belles couleurs, surtout les cavaliers,
Que je sais en avant, de par leur grande taille,
Organisant de suite une vaste bataille.
Mes Hussards préférés durent en ma stratégie
Entourer rapidement la pauvre infanterie.
Laissant sur le terrain nombreux morts et blessés,
Et d'autres malheureux que je fis prisonniers.
Puis, je les laissai là, sans plus m'occuper d'eux,
Car je ne savais pas qu'ils étaient malheureux.
Insouciant de leur sort, ce fut vers d'autres jeux
Que je puisai ma joie, ne pensant plus à eux.
Une main cependant, secourable toujours,
Celle de ma maman vint leur porter secours,
Remettant à leur place tout ce qu'en mon désordre
J'avais laissé traîner ; rétablissant l'ordre,
Ramassant doucement mes morts et mes blessés,
Plaçant tous mes soldats, chacun en leur casier,
Donnant une maison à chaque prisonnier,
Laissant aucune trace du drame, vite passé.
Depuis, bon Père NOEL, nous avons bien grandi
Hélas ! Puisqu'à présent nous avons tout appris
Qu'il ne fallait plus croire à ta supercherie.
Gardant le souvenir d'une belle poésie
Qui fut tout un bonheur quand nous étions petits.
Maintenant Père NOEL, les rôles sont changés :
Nous sommes les jouets d'une immense cheminée,
Qui servent à distraire, je ne sais quel Néron
S'amusant comme moi avec ses bataillons.
Mais malgré notre sort, nous ne nous plaignons pas,
Sachant que beaucoup d'autres, hélas, n' reviendront pas.
Mais tu peux, en ce beau jour, exaucer ma prière,
C'est de dire à la France, elle qui est notre mère,
De faire comme maman, quand tout petit garçon,
Elle mettait derrière moi, l'ordre dans la maison !

Geno DUPORT, le 26 octobre 1941, à Kundl.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 4^e trimestre 1978
Prix de l'abonnement annuel : 20 F.
Le Gérant : ROCHEREAU.
Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne